

VOYAGES

dans les

TRAMES

*à la découverte
des vêtements du Musée
d'Ethnographie de Bordeaux 2*

Sous la direction du Professeur Émérite Christian Mériot
Musée d'Ethnographie de l'Université Victor Segalen Bordeaux 2
Mémoires des Cahiers d'Ethnologie N°11

Catalogue

Coordination générale
Service Culturel Victor Segalen,
P. Demichel,
C. Nécol,
C. Chevrier

Direction scientifique de l'ouvrage
C. Mériot

Documentation
M. Lefevre

Maquette
Imprimerie de l'Université Victor
Segalen Bordeaux 2,
C. Geoffroy

Impression et photogravure
La Nef Chastrusse

Crédits photographiques
A. Fürts
Holmes-Lebel
Musée d'Ethnographie
de Bordeaux 2
Musée d'Ethnographie
de Genève
Photothèque du Musée
de l'Homme - Paris
N. Boulfroy
M. Rivière
Société de Géographie

Exposition

Conception et réalisation
C. Mériot

Équipe scientifique
Chargée d'exposition scientifique
B. Sansamat

Gestion des collections
O. Thomas

Scénographie
Atelier Cyril Chantereau

Coordination du projet
P. Demichel
Chargée d'exposition administrative
C. Nécol
Actions pédagogiques
C. Chevrier

Traduction
CRIFEL
L. Delorme

Secrétariat
L. Amoros

Réalisation technique et construction
Société EUGÈNE !

Iconographie
Musée d'Ethnographie
de Bordeaux 2

Restauration des vêtements
X-Art
Restauration des cadres
Musée des Beaux-Arts de Bordeaux
Encadrement
Musée Goupil

Numérisation
Société Pro. Micro

Agrandissements photographiques
DCAM, Université Victor
Segalen Bordeaux 2

Transports
Musée d'Aquitaine,
Université V. Segalen Bordeaux 2

Nous remercions chaleureusement celles et ceux, personnes ou institutions dont l'aide désintéressée a facilité la réussite de cette entreprise :

Amis du Musée,	Y. Marliac,
Au Carnaval (Bordeaux),	P. Martino,
J. Barraud-Prats	P. Matharan,
G. Beuchet,	Société Mattel (Paris),
J. Beylot	Mer et Espace (Gujan-Mestras),
M.F. Bordier	N. Mémoire,
N. Boulfroy	Ch. Mouslim,
M.M. Bruneau	Mucha costumes (Paris),
J.M. Charpentier	Musselwhite,
P. Claverie	Simone Pérèle (Paris),
M. Cousin	Phylea (Paris),
Communauté religieuse de	D. Ponchon,
l'Abbaye du Rivet,	F. Pouthier,
C. Daney,	S. Quer,
M. Delanette	J.A. Rakotoarisoa,
F. Demichel,	Rainbow,
D. Ducassou,	Sonia Rykiel (Paris et Bordeaux),
G. Ducoms,	M. Seguin,
G. Finianof,	Service Diffusion et Échanges
J. Fivel,	artistiques - Mairie de Bordeaux
L. Force,	Services Techniques du Musée
M. Gaillard,	d'Aquitaine,
M. Gainard,	Services Techniques de l'Université
Y. Gauthier,	Victor Segalen Bordeaux 2,
A. Hubert,	Société A. Lafont,
Imprimerie de l'Université Victor	A.M. Suire,
Segalen Bordeaux 2,	Tattoo n'Family,
H. Lafont-Couturier,	Tissu-confection (Bordeaux),
Les Carabins de Bordeaux et	J.L. Tobie,
Sébastien,	N. Waterlot.
G. Marbeck,	

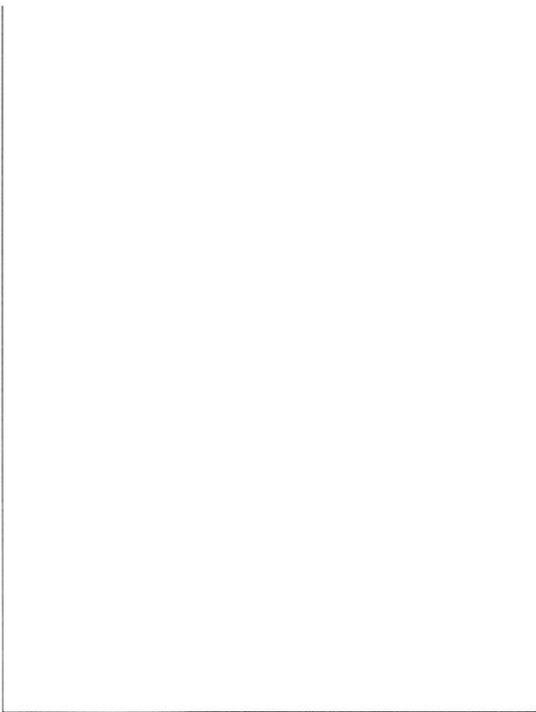
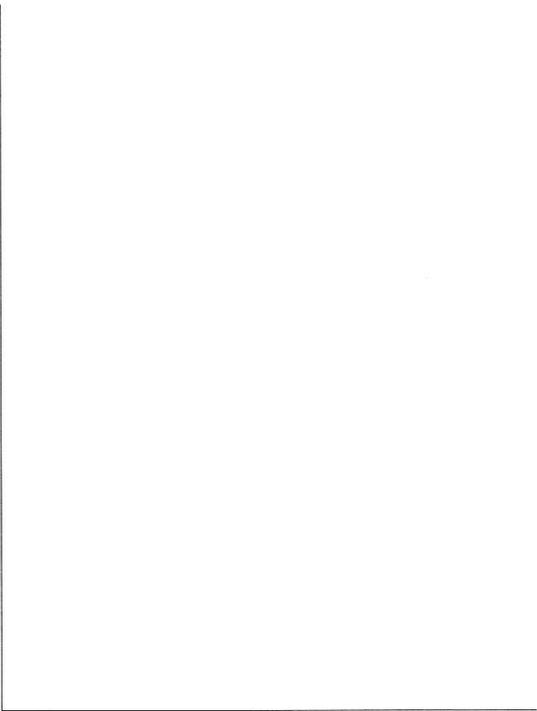


Table des matières

Avant-propos du Président de l'Université	9
I. Préambule	11
II. Voyages dans le passé : trames d'Histoire	15
A. Les Fondateurs	17
B. Les Collecteurs	18
III. Voyages dans les trames matérielles et culturelles :	
de la nature à la culture	25
A. Voyage dans la technologie culturelle	25
B. Voyage dans les cultures vestimentaires	29
IV. Voyages dans les trames de l'Altérité : les avatars du vêtement	37
A. Le corps, premier support ou le vêtement permanent	40
B. Le vêtement contraignant	43
C. Les chemins de l'affirmation du soi social et individuel	46
1. La mode	46
2. Le champ des affirmations au premier degré	47
3. Les vêtements détournés	51
D. Étude de style	51
Conclusion : Le masque de l'habit et l'habit du masque	53
Bibliographie générale	59
Listes des publications du Musée d'Ethnographie de Bordeaux 2	63

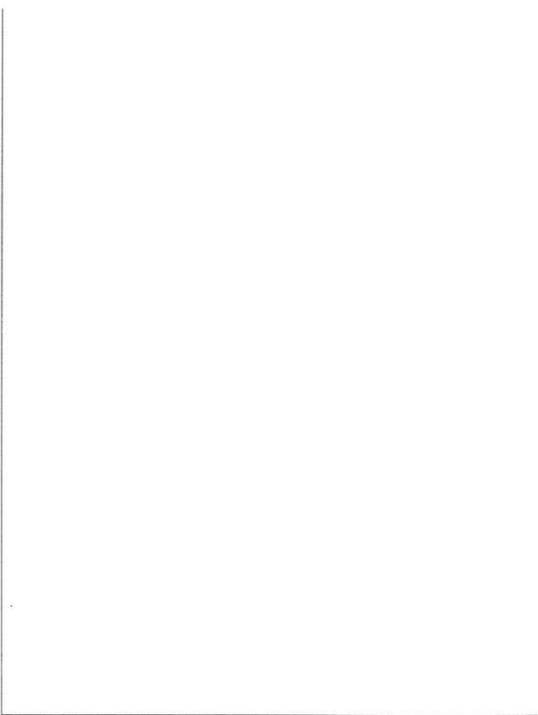


Avant-propos du président de l'Université

“Notre Université est très heureuse d'ouvrir au public de sa ville et de sa région quelques-unes des plus belles pièces de son Musée d'Ethnographie. Cette exposition, sur les Vêtements, n'est qu'une première. Elle sera suivie d'autres. Ce faisant, nous poursuivons un objectif double : le premier correspond à notre volonté d'ouvrir le monde universitaire sur l'extérieur. Nous souhaitons en effet que l'Université soit associée à la vie quotidienne des Bordelais et des Aquitains et, en retour, souhaitons que nos étudiants participent plus aux activités, notamment culturelles, des communes où les universités sont implantées. Le deuxième objectif est de faire profiter tous nos concitoyens de l'une des plus belles collections qui existe en France sur l'Histoire de l'Homme. Cette partie importante de notre patrimoine universitaire ne peut plus être réservée à quelques initiés, étudiants ou enseignants-chercheurs, mais au contraire être accessible à tous. J'espère que vous aimerez cette exposition. Ceci sera pour nous le signe que nous devons poursuivre.”



Professeur Josy REIFFERS,
Président de l'Université Victor Segalen Bordeaux 2



Préambule

L'homme, élément de la nature, s'en distingue par l'ensemble des représentations et des actions par lesquelles il l'enrichit et la modifie. Le feu, l'agriculture, l'habitat, les soins aux morts en attestent tout autant que les jeux, la nourriture ou le vêtement. Partout notre humanité se manifeste par ce refus de "rester nu". D'où cette culture de l'apparence corporelle qui ne se réduit pas à de simples réussites esthétiques, elles-mêmes diversement valorisées. Cette culture habille notre corps dès les premiers dessins, tatouages, scarifications et ses intentions sont présentes jusque dans certaines déformations ou mutilations. Elle s'est développée dès les premiers brins végétaux reliés et les premières dépouilles animales aménagées. Elle s'est poursuivie par l'utilisation des matières synthétiques modernes. Hier comme aujourd'hui, les formes et les techniques en jeu sont innombrables. Notre peau biologique n'a rien à voir avec notre peau sociale, sa parure, sa vêtue, son masque le cas échéant, par lesquels nous acquérons une identité, même usurpée. L'homme en tous ses paramètres doit s'accomplir, participer à son devenir et à son destin par ce truchement. S'il faut parler pour exister, alors s'habiller, se parer, se déshabiller, sont bien ce qui rend nos corps parlants. Être nu, c'est être sans parole ou dépossédé de sa parole, ce à quoi se sont employés des États totalitaires contemporains. Par sa façon de s'habiller, l'homme incarne sa société, complète l'œuvre de la nature et parfois la magnifie.

Le Musée d'ethnographie et d'études coloniales de la Faculté de Médecine et Pharmacie fut créé en 1894, au moment où l'Europe, achevant sa découverte du Monde, eut besoin de produire des typologies pour interpréter les différences les plus visibles entre les hommes. Le vêtement fut l'un de ces instruments de "dévoilement" de l'humanité. C'est pourquoi ce n'est point par hasard si ce musée conserve un certain nombre de ces discriminants "intellectuels".

En effet, les premières impressions reçues des habitants d'une contrée inconnue sont celles traduites par le code des apparences de l'habit et du costume, proches étymologiquement de l'habitus et des coutumes; il s'agissait grâce à cette présentation de *soi* par le corps et ce qui le couvrait de saisir la spécificité de l'*autre* avant même de pouvoir accéder à sa langue, à ses mœurs, à ses croyances. Le Musée d'Ethnographie de l'Université Victor Segalen Bordeaux 2 qui en est l'héritier, en expose aujourd'hui un certain nombre, témoins de la richesse de son patrimoine et de sa vitalité centenaire.

Le XX^e siècle finissant et le XXI^e débutant ont vu s'accélérer le cours de l'Histoire et se développer deux regards légitimes mais divergents sur les productions humaines, l'un esthétique, l'autre ethnographique ou anthropologique. Cette opposition retentit encore de nos jours jusque dans les conceptions muséographiques.

Si les productions dites "primitives" ou "premières" dans la sphère de l'art ont acquis leurs lettres de noblesse au gré de la révolution du goût initiée par Gauguin, Derain, Picasso et bien sûr, Victor Segalen, en fonction de laquelle il n'y a pas plus de *hiérarchies entre les arts qu'entre les peuples*¹, l'humanité ne saurait se réduire à ce regard esthétique qui n'est ni une fin, ni un absolu. La sensibilité commune propre à une certaine plastique qui traverse les siècles et

1. Grosse E. : *Les débuts de l'art*, 1902, Paris.

les espaces ne doit pas amener à homogénéiser et à *mondialiser* les cultures. D'une façon sans doute complémentaire, c'est précisément le propre du regard ethnologique que de pénétrer dans le monde des pratiques matérielles, des croyances, des mythes et des symboles, étudié pour lui-même. L'ethnologie est aussi sensible à une statue de Michel-Ange qu'à une simple cuillère en bois dans son pot d'argile grossièrement cuite. L'intérêt qu'elle leur porte est le même. La beauté n'est qu'un critère parmi d'autres pour découvrir d'un même mouvement, et leur humanité et l'excellence de la pensée culturelle spécifique qui les a produites. Contrairement à des futurs musées d'art où le "primitif", le "premier" serait séparé de ce qui est venu après, selon une approche qui se veut alors évolutionniste, un musée d'ethnographie contemporain n'adopte plus cette conception scientifique dépassée, mais au contraire privilégie la continuité et les interrelations culturelles. Loin de séparer, il rassemble, compare, relie les éléments divers par lesquels l'aventure humaine a illustré son destin *hic et nunc*.

C'est cette perspective qui a été adoptée par les continuateurs de ce Musée d'Ethnographie universitaire qui, à partir de similarités ou de différences entre ici et l'ailleurs, l'hier et l'aujourd'hui, ont voulu favoriser la pratique et la représentation du lien social avec l'ensemble de l'humanité. Projet revigorant s'il en est, au début de ce troisième millénaire qui assiste avec inquiétude à la renaissance de certains communitarismes créateurs de ghettos.

Chercheurs ou simples spectateurs-citoyens, en contemplant les autres, nous sommes confrontés à une réflexion sur nos propres pratiques, nos propres regards. Si les musées d'ethnographie peuvent contribuer à nous décentrer, à éviter ces deux maux déjà signalés par Descartes, la prévention et la précipitation du jugement, en nous offrant des modes de lecture de l'*autre* à base de sympathie et de tolérance, une de leurs missions fondamentales, et la nôtre, aura été remplie.

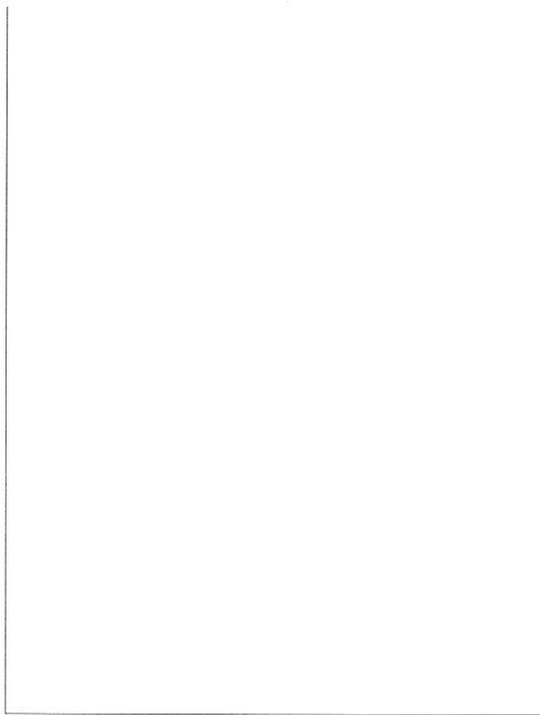
L'exposition que le Musée d'Ethnographie de Bordeaux 2 présente en 2002, pour la première fois hors de ses murs universitaires où il avait son habitat naturel, ne saurait être exhaustive en ce qui concerne le thème si complexe du vêtement. Elle se veut seulement une invitation au voyage à travers une institution bordelaise et la découverte d'une partie de son patrimoine ethnographique vestimentaire qui est loin, d'ailleurs, d'épuiser les richesses de ses autres collections. Elle vise essentiellement deux objectifs selon le souhait du Président de l'Université, le Professeur Josy Reiffers.

En premier lieu, révéler au public bordelais l'existence de ce musée et de son patrimoine qui, longtemps, faute de moyens, est resté peut-être un peu trop confiné dans sa sphère de laboratoire de recherche et d'auxiliaire pédagogique. Une ouverture vers l'extérieur et le grand public s'imposait, ne serait-ce que pour justifier les projets de rénovation en cours.

En second lieu, évoquer pour le public non spécialiste, à l'occasion de cette manifestation, à propos d'un thème apparemment banal comme le vêtement, la nature du travail du chercheur en anthropologie dans ses objectifs, ses outils, ses méthodes, tout en rappelant que cette science, qui est née dans les musées avant de devenir universitaire, a encore beaucoup à tirer d'une réflexion sur les productions matérielles humaines concrètes.

À ces deux considérations doit s'ajouter une troisième; à savoir que, s'il est bon que la science s'expose, il importe qu'elle le fasse *in fine* au profit d'une réflexion

morale sur les tenants et les aboutissants des activités humaines, dont aucune n'échappe à la pensée rabelaisienne selon laquelle *science sans conscience n'est que ruine de l'âme*. Si ces *Voyages dans les trames* peuvent nous ramener à nous-mêmes tout en nous rapprochant des autres, nos vœux auront été exaucés.



Voyages dans le passé : trames d'Histoire¹

*Un musée d'anthropologie n'est ni une vitrine de souvenirs,
ni une démonstration de culpabilité collective,
moins encore une galerie de tiers artistes du tiers-monde.
C'est une invention de Blancs qui peut expliquer l'Autre et sa culture en mouvement
et aussi inspirer la création d'objets nouveaux.*

Galinier J. & Molinié A. : *Le crépuscule des lieux* in *Gradhiva* 24, 1998

La présence d'un musée d'Ethnographie à Bordeaux s'inscrit dans un mouvement général propre au XIX^e siècle et dans une volonté locale de professeurs de médecine garants de l'humanisme bourgeois de cette époque.

La seconde moitié du XIX^e siècle se marque par un intérêt croissant du monde politique, industriel et commercial pour les missions géographiques de découvertes à des fins impérialistes, de recherche de nouveaux débouchés et de nouvelles sources d'approvisionnement. Le "nouveau monde" se dévoile, se partage à l'instar de l'Acte Général de la conférence de Berlin en 1878 qui voit l'appropriation européenne de l'Afrique. Des vocations de militaires, de missionnaires, de négociants et d'explorateurs sont encouragées et seront à la source de bien des collections ethnographiques avant la collecte méthodique et scientifique. Les médias relayent et diffusent cet intérêt dans le grand public par le biais de récits "exotiques" de voyageurs publiés dans le *Tour du Monde*, le *Journal des Voyages*, le *Petit journal Illustré*, la *Nature*, la *Géographie*. Sur un plan intellectuel, il faut mentionner dans ce courant d'idées le rôle joué par la *Société de Géographie*² fondée en 1821 par un ingénieur, ancien de la campagne d'Égypte, Edme-François Jomard. Ce dernier, conservateur à la Bibliothèque Nationale, fut l'un des plus fervents propagandistes de la création des musées d'Ethnographie³.

Dès la première Exposition Universelle de 1854, on conçoit un projet d'ouverture de grands musées capables d'accueillir des objets et des échantillons dans le but de révéler ce patrimoine au grand public. En 1867, après une autre Exposition Universelle, certains objets qui y avaient été présentés furent repris par le Musée des Antiquités Nationales et le Museum d'Histoire Naturelle, tandis que d'autres musées de province recevaient des collections en provenance de correspondants étrangers. En 1877, un arrêté ministériel organisa la réunion de tous les objets relatifs à l'ethnographie. L'année suivante, on inaugura un musée provisoire pour recevoir la plupart des collections présentes au Champ de Mars et sur la colline de Chaillot lors de l'Exposition Universelle de 1877, sous la direction du Dr Hamy et de M. Landrin : modestes débuts du Musée d'Ethnographie au Trocadéro qui profita d'une partie des bâtiments de l'Exposition⁴. Chaque Exposition Universelle fut l'occasion pour certains musées de faire aussi des choix parmi les pièces qui leur paraissaient les plus dignes d'être conservées.

Le Musée d'Ethnographie de l'Université de Bordeaux appartient bien à ce courant novateur où s'illustrèrent des personnalités comme Hazelius qui ouvrit à Stockholm, en 1872, la première collection publique d'Ethnologie ou Hamy, en

1. Mériot Ch. : *Les collections du Musée d'Ethnographie de l'Université Victor Segalen Bordeaux 2*, in *Outre-Mers (Collectes et collections ethnologiques : une histoire d'hommes et d'institutions)* n°332-333, 2^e semestre 2001, (p. 95-112).

2. Lejeune D. : *Les sociétés de Géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Albin-Michel, 1993.

3. Cf. Hamy E.T. : *Les origines du Musée d'Ethnographie*, Paris, Jean-Michel Place, 1988 (1^{re} édition, Leroux 1890) où il rappelle le propos de Jomard en 1831 : "L'état actuel des sciences géographiques appelle la formation d'une collecte spéciale destinée à recevoir les produits des voyages lointains et qui sont propres à éclairer les mœurs et les usages des nations et des peuplades peu connues". Cf. aussi son étude : *Classification méthodologique des produits de l'industrie extra-européenne provenant des voyages lointains suivie de la classification d'une collection ethnographique complète*. (*Société d'Ethnographie*, 12 avril 1862), *Revue orientale et américaine*, Challamel aîné, 1862. Cette Société créa même un éphémère Musée d'Ethnographie.

4. Ce Musée devint entre les deux guerres le Musée de l'Homme dont on ne sait ce qui sortira de ses avatars actuels.

5. Tout comme elle avait une grande place dans l'École Cambodgienne créée par Pavie, institution destinée aux indigènes et à ceux qui, avant de servir Outre-Mer, voulaient se frotter aux "sciences coloniales". Elle se transforme en 1881, en École Coloniale avant de devenir, en 1934, l'École Nationale de la France d'Outre-Mer.

6. En effet, Bordeaux fut choisie en 1890 pour former l'École Principale du Service de Santé réunissant plusieurs Écoles de médecine militaire ou tropicale de médecins servant, certes, à bord des navires de la Navale, mais de plus en plus dans les hôpitaux militaires ouverts aux colons, puis aux indigènes dont certains devinrent des auxiliaires médicaux. Pour ces étudiants, un musée d'Ethnographie était à la fois une initiation à la culture de leurs futurs patients et un moyen de manifester leur reconnaissance par des dons à l'institution universitaire qui les avait accueillis. Cette École, faut-il le rappeler, put s'enorgueillir de bien des noms dont les compétences et le dévouement firent avancer de manière positive les recherches en médecine exotique tout en pratiquant déjà une médecine de masse gratuite.

7. C'est ce qui explique que ce musée, conçu à l'image du Muséum d'Histoire Naturelle, comprenait à l'origine, sous l'influence souvent des Sociétés commerciales et de géographies locales, aussi bien des échantillons de plantes, d'animaux, de minéraux, des pièces anatomiques (dont la mythique jambe de Sarah Bernardt amputée par Denucé) que des objets ethnographiques ou même des outils préhistoriques.

8. Ces médecins voient, malgré eux, dans ces objets qu'ils choisissaient, une confortation des thèses évolutionnistes de l'époque (sauvage, barbare, civilisé). Avec une candeur toute paternelle, ils pensaient incarner un des sommets de l'humanité. De là, sans doute, l'abondance des armes dans ce musée, faisant état de la férocité de certaines populations et justifiant l'œuvre civilisatrice.

9. Vergely, Bulletin de la Société des Amis de l'Université de Bordeaux, n°8, 1901.

France, qui s'interroge sur le système de classification présidant à la présentation et à l'exposition des objets ethnologiques, en préconisant une double approche, géographique et systématique. Le musée, banque de données matérielles, devient le moteur de la discipline en alliant alors trois fonctions : scientifique, pédagogique et patriotique. Une circulaire du Ministère de l'Instruction publique du 3 novembre 1877 recommande l'étude de l'homme comme créateur.

À cette époque, Bordeaux a bénéficié d'un certain nombre de conditions favorisant la création d'un tel musée.

D'une part, faut-il rappeler que les grands voyages ne se concevant alors qu'à partir des paquebots ou des cargos, Bordeaux était tout indiquée en fonction de son implantation portuaire atlantique -tout comme Marseille sur la façade méditerranéenne- pour être un lieu de transit, de rencontres et d'initiatives touchant ce type de préoccupations. Sans remonter au passé de son commerce triangulaire sur lequel la capitale d'Aquitaine est toujours restée très discrète, il n'est pas indifférent de rappeler que, déjà, sous la Restauration, préparant ainsi en quelque sorte le terrain social, un armateur de Bordeaux, le baron Portal, fut Ministre de la Marine. Sous Napoléon III, ce poste fut encore occupé par un bordelais, ancien négociant devenu député, Théodore Ducos. La Compagnie Générale Maritime fondée par Jacob-Emile et Isaac Péreire, devenue La Compagnie Générale Transatlantique, avait deux lignes de Bordeaux vers l'Australie et San Francisco par l'Océanie, et l'un de ses premiers directeurs en fut Léon Bordes, armateur à Bordeaux.

D'autre part, la Chambre de Commerce de Bordeaux, dans cette seconde partie du XIX^e siècle, fut assez heureuse et assez bien placée pour subventionner des missions à retombées économiques sur ces "terres bordelaises" qui se trouvaient en Afrique, de même pour obtenir du Ministère qu'il envoie des renforts militaires sur les postes-clefs comme Saint-Louis du Sénégal. C'est également à cette époque que se constituent ou se fortifient des dynasties commerciales. Parmi les plus célèbres, on peut citer celle de Deves et Chaumot spécialisée dans le remorquage, la Banque du Sénégal et bien sûr les huileries, et celle des Prom et Maurel cumulant les activités d'armateur, de dirigeant de factories, de politicien (présidence du Conseil Général du Sénégal), de banquier (présidence de la Banque d'Afrique Occidentale), sans oublier celles liées à leurs fameuses huileries. Certaines de ces familles eurent des relations traditionnelles et quasi-institutionnelles avec certains pays : ainsi les Chevoneil au Soudan, les Verdier en Côte d'Ivoire, les Régis au Dahomey et les Daumas au Congo. Enfin, c'est encore une compagnie bordelaise, La Société Navale des Chargeurs Réunis Delmas-Vieljeux, qui assure la plupart des transports nécessaires.

Ce courant d'échanges humains à plusieurs niveaux, de la haute bourgeoisie aux marins en transit, en passant par le passionné de brocante de l'ancien marché de Mériadeck, a dû sensibiliser le milieu social à un certain exotisme et développer son intérêt pour les productions étrangères.

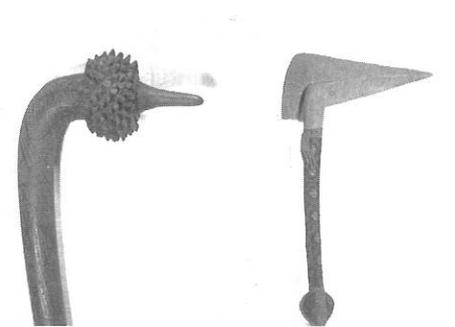
Sur un plan intellectuel, des disciplines récemment créées sont enseignées à Bordeaux. C'est Émile Durkheim qui donne à la Faculté des Lettres les premiers cours de "Sciences sociales" en France, entre 1887 et 1902. L'ethnologie y tient, sinon de nom, du moins de fait, une grande place⁵.



Vue sur une partie de l'exposition permanente du Musée d'ethnographie et d'études coloniales, vers 1906. Galerie sud de la Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie, Place d'Aquitaine (Victoire). Coll. Musée d'Ethnographie.



Les Doyens Pitres et de Nabias



Casse-tête de guerre, bois ouragé, Archipel des Fidji, Océanie. Coll. Inconnu.

Casse-tête de guerre façonné en tête d'oiseau ou de tortue stylisée, bois et étoffe d'importation, Nouvelle-Calédonie, Océanie. Coll. inconnu.

A - Les Fondateurs

Une des originalités de ce musée réside dans une volonté humaniste et pédagogique des professeurs de médecine à la fin du XIX^e siècle. Approuvée en 1874, la création de la Faculté de Médecine de Bordeaux fut effective en 1878 et son installation, place de la Victoire, date de 1888. Cette implantation favorise l'arrivée de l'École Principale de Santé de la Marine⁶, pépinière de médecins qui, essaimant dans tout l'Empire Colonial, permit le développement d'une médecine tropicale. En 1894, pour encadrer ce dynamisme, le Doyen Pitres met en place un Institut colonial de la médecine exotique doublé d'un Musée ethnographique et d'études coloniales⁷.

L'humanisme qui animait ces personnalités du monde médical était clair, même s'il n'était pas exempt de certaines ingénuités propres à l'époque. Les événements ne l'avaient pas encore rattrapé. On croit dur comme fer au progrès, à la science, à la démocratie. La société en expansion ne se sent ni coupable, ni malade. En contextualisant les objets ethnographiques pour les relier au milieu naturel, culturel et social, en reconstituant les conditions matérielles du producteur, on remet en question avec un certain courage, et naïveté parfois, les représentations sociales de l'altérité⁸. Ce musée visait à sensibiliser de jeunes esprits, issus de la bonne bourgeoisie, à des mondes qu'ils auraient à côtoyer, sinon à comprendre, en particulier pour les médecins envoyés Outre-Mer qui auraient à soigner des populations exotiques dans le cadre d'une approche culturelle et comparative appropriée.

En instituant ce musée, le Doyen Pitres et ses collègues médecins pensaient alors, à bon droit, que *les élèves tireraient un grand profit de la vue des objets divers appartenant au culte, à la vie intérieure et extérieure, aux costumes, aux instruments aratoires de diverses peuplades de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie... Cette multiplicité d'objets était destinée à stimuler l'esprit des jeunes gens, à éveiller le goût des études générales, à développer l'esprit philosophique*⁹. Clôturant son discours, le doyen de Nabias, le 4 septembre 1901, lors de la séance d'ouverture de l'année universitaire, citait Montaigne en formant des vœux pour que ce musée gagnât en agrément et en utilité, pour que l'âme y ait comme dans les voyages *une continuelle excitation à remarquer des choses inconnues et nouvelles... Je ne sache point de meilleure eschole à façonner la vie que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies, et usances, et de lui faire goûter une perpétuelle variété de formes de nôtre nature...*

Une autre de ses originalités, remarquable pour l'époque, réside dans sa conception moderne, voire avant-gardiste, du traitement de l'exotisme.

Ici, nulle trace, ou à des doses infimes, de cet impérialisme colonialiste qui marqua tant les expositions coloniales entre 1922 et 1939. Nous sommes loin à Bordeaux des tentations du *Musée des colonies*, créé en 1931 lors de l'Exposition Universelle, avant d'être baptisé en 1935 le *Musée de la France d'Outre-Mer*, dont le but était de devenir un centre d'attraction et un foyer de propagande et d'enseignement en vue de donner à la jeunesse une *claire vision de l'étendue et de la puissance de la plus grande France*¹⁰.

10. Le ministre des colonies Rollin dans son discours d'inauguration parle d'auto-célébration où l'édification doit l'emporter sur l'éducation.



Le secrétaire général Lemaire et le Professeur Le Dantec



Les Docteurs Matignon et Laurent



Le Professeur Xavier Arnozan

11. Cf. Sur le parois de notre Université, la devise ambitieuse : "Pro Scientia, pro Urbe et Patria".

12. Laurent, ami intime de V. Segalen, a été reçu docteur en médecine en 1892. Après des campagnes en Extrême-Orient (nov. 1893 - mars 1896 : Sotrang, Saïgon, Cantho; nov. 1897-jan. 1901 : Chantaboun-Siam, Saïgon, Bien Hoa, Thadanmot, bassin du Haut Donei ; mars 1903 - déc. 1905 : remontée du Yang-Tsé jusqu'à Hankéou sur le cuirassé "Le Sully" jusqu'à son naufrage en baie d'Along), il meurt à Marseille trois jours après son débarquement en décembre 1905.

13. Lemaire, premier "conservateur" du Musée (1850-1915), est mort en service. La Faculté avait alors prévu la pose d'une plaque commémorative pour honorer sa mémoire. Ce vœu ne sera exaucé qu'en 1994 à l'occasion des manifestations lors du centenaire du musée.

Certes, nos collections et leur exposition au début du siècle dernier renvoient encore à des représentations peu distanciées -la science ethnologique étant à ses premiers balbutiements-, à des descriptions dont le vérisme est accentué par des moulages de scènes vivantes, des vérascopes et un certain bric à brac de présentation commun à tous les musées de cette époque. Ainsi, en 1914, Baudrimont évoque-t-il un véritable labyrinthe encombré de richesses et d'objets... De quelque côté que le regard se porte, ce ne sont que des vitrines, panoplies, tables surchargées de collections. Mais, en un sens, on peut dire que dans ce Musée qui se veut un outil pédagogique à des fins citoyennes¹¹ et humanistes, où bien sûr se côtoient les prétentions, les assurances et les faiblesses de la science de cette époque comme de toute époque révolue, se retrouve en 1894 l'esprit aquitain de Montaigne écrivant : ... je trouve pour revenir à mon propos qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on me rapporte, sinon que chacun appelle barbare ce qui n'est pas de son usage. La formule de Levi-Strauss : est barbare celui qui dénomme l'autre barbare fait écho à ces propos.

Constitué initialement par des dons locaux (Laurent¹², ancien élève de Pitres, médecin de Marine, Crozet, son collègue, Matignon, médecin auxiliaire attaché à l'Ambassade de Chine à Pékin), il va prendre une extension nouvelle grâce à l'énergie de M. Lemaire¹³, Secrétaire Principal de la Faculté. Animé, en effet, d'une véritable passion pour cette entreprise, il s'y dévoue sans compter durant une quinzaine d'années, ne ménageant pas ses efforts, souvent récompensés en dépit des difficultés¹⁴. Son généreux et ambitieux projet ne pourra pas cependant se poursuivre après sa mort en 1915.

Après avoir mis en place une première organisation matérielle remarquable, il achète des objets repérés dans des expositions commerciales, comme nos collections reprises des Douanes Chinoises, avant de faire jouer ses relations pour obtenir des dépôts et dons d'autres musées nationaux. Dès 1900, un arrêté du Ministre de l'Instruction publique Georges Leygues autorise le dédoublement de certaines collections parisiennes, reconnaissant par là les qualités de ce musée universitaire¹⁵. Des mécènes, comme Cousteau, négociant bordelais qui finance les fouilles de Gayet dans les sites paléo-chrétiens coptes, apportent aussi leur contribution. Des dons d'amis du musée, de professeurs de médecine offrant leurs collections ou les découvertes qu'ils ont faites sur les marchés de la région, d'anciens élèves étrangers viennent compléter les richesses ainsi engrangées. D'anciens étudiants participant à des campagnes coloniales sont encouragés à contribuer par ce biais à l'Instruction et à l'éducation de leur cadets, comme Pistres, Ponthiou-Lavielle, Guillemet ou Mazière, devenus correspondants du musée. On les conseille dans leurs choix et certains, comme Guillemet, utilisent les négociants bordelais pour leurs transports par "cargo-boats".

B - Les collecteurs

On s'aperçoit, à lire les inventaires des collecteurs, que les principaux explorateurs et voyageurs de la fin du XIX^e ou du début du XX^e siècle sont concernés. Cela signifie que les responsables du musée avaient la compétence, les possibilités intellectuelles et des réseaux "politiques" pour coller de manière étroite

Bouddha protecteur en générateur du Monde avec sa compagne Çakti rapporté par Matignon après le siège de Pékin



14. Lors de l'Exposition Universelle de 1900, M. Lemaire et M. le Professeur Le Dantec, délégués par la Commission de la Faculté avec un crédit de 3000 F, achètent des collections en provenance d'Afrique, abandonnées aux divers Ministères du Commerce, de la Marine, des Colonies. Mais surtout, au cours de ce voyage, M. Lemaire négocie avec habileté pour obtenir du Musée Guimet la collection ethnographique d'Asie, avec l'appui du Ministre de l'Instruction Publique, Georges Leygues, et l'accord du Professeur Hamy, Directeur du Musée du Trocadéro et de M. de Saint Arroman, chef du 5^e bureau de l'enseignement supérieur, et bordelais d'adoption.

15. À titre de mémoire, citons les professeurs Vergely, Fachon, Beille, le Doyen de Nabias, Le Dantec... ou leurs veuves, des négociants comme Beaumartin, membre de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux, Artigues, photographe professionnel, Peyrissac ou Barboneau, ancien élève de l'École de commerce et de l'École coloniale de Bordeaux.

16. On pourra retrouver certaines de leurs biographies dans :

- Mériot Ch. : "Les sociétés de l'Eurasie arctique dans les collections du Musée d'Ethnographie de l'Université V. Segalen Bordeaux 2", (p. 5 à 34) et Daney Ch. : "Rabot et la société de Géographie", (p. 35 à 38) in Taxami-Mériot, "Les collections de l'Eurasie arctique, les Mémoires des Cahiers Ethnologiques", n°6, 1996.

- "Textiles et vêtements" : collection du Musée d'Ethnographie de l'Université V. Segalen Bordeaux 2, sous la direction de Mériot Ch., Mémoires des Cahiers Ethnologiques, n°10, 1998.

- Mériot, 2001, Op. cit.

17. "De l'impérialisme à la décolonisation", Éditions de Minuit, 1960.

à l'actualité scientifique. Longue et passionnante serait la liste que nous pourrions ajouter aux plus prestigieux de ces noms¹⁶ : Charcot, Ujfalvy, Rabot, Martin, Prince d'Orléans, Chantre, Bonvalot, Varat, Dutreuil de Rhins...

Que l'on ait eu affaire à des hommes de science, des ingénieurs, des géologues, des géographes, des médecins envoyés par le gouvernement français en voyages d'études ou sollicités et mandatés par les pays étrangers, à des personnalités favorisées par la fortune, consacrant leurs loisirs à des entreprises "aventureuses" ou à un genre d'existence plus conforme à leurs goûts et à leur caractère que l'oisiveté mondaine, tous sur le terrain ont également fait preuve d'une endurance et d'un courage poussés à l'extrême, au point que, souvent même, ils connurent une mort tragique sur les lieux de leurs recherches, frappés par la maladie, épuisés de fatigue ou assassinés par des "populations hostiles". Ainsi en a-t-il été, en Asie, pour J. Martin, Dutreuil de Rhins, le Prince Henri d'Orléans, Grillères, Doudart de Lagrée, et, dans d'autres régions, pour le Vicomte du Bourg de Bozas, Hubert, etc. Que de pays explorés et que de missions dont le musée est dépositaire, témoin d'une époque et d'un effort sur soi pour découvrir l'autre!

Pour le seul continent euro-asiatique, rappelons *in memoriam* quelques-uns de ceux qui constituèrent ses richesses sans oublier que d'autres continents (Amérique du Nord et Latine, Afrique, Océanie, Océan Indien en moindre part) furent de même représentés :

- En Indochine : Dr Harmand, 1875-1877; Dutreuil de Rhins, 1877; Dr Neiss, 1880-1883; Raffegaud, 1885; Lefèvre-Pontalis, 1889-1891; Bonvalot, le Prince d'Orléans, 1889-1890.

- Au Turkestan russe, en Afghanistan, au Tibet, en Chine : Bonvalot-Capus-Pépin, 1881-1886-1889 (par le Turkestan russe), Dutreuil de Rhins, 1889-1894.

- Chantre, 1879-1883; Notovich, Sandret, Eudes Bonin, 1895-1896, 1898-1900; Martin, 1886-1892.

- En Sibérie et Russie d'Asie : Martin, 1879-1886; Rabot, 1890-1891.

- En Corée : Varat, 1888-1889.

Illustrons cependant leurs difficiles et aventureux périple par quelques exemples typiques où certains verront ce que J. Berque appelait *une curiosité lyrique de la différence*¹⁷ dans la mouvance spirituelle d'un René Caillé ou Heinrich de Barth.

Les collections de l'Eurasie arctique ont été surtout recueillies par Charles Rabot (1856-1944) et par Joseph Martin (1849-1892).

Charles Rabot, géographe, effectua en 1884-1885 une première mission en Laponie et dans la presqu'île de Kola, puis en 1890-1891, une seconde qui le mena de la Dvina jusqu'à l'Ienisseï, à travers l'Oural. Visitant les bassins de la Petchora et de l'Ob, puis de la Volga, de la Kama et de la Kolva, il y rencontra tour à tour des Lapons (i-e. Sâmes) puis des Ougriens de l'Ob, à savoir des Ostiaks (i-e. Khantes) et des Vogouls (i-e. Manses), ainsi que des Tchérémisses (i-e. Maris). Les collections rapportées comprennent surtout des objets domestiques en écorce de bouleau (hottes, assiettes, skis, berceau, masques...) et en peau d'élan et de renne, ainsi que des vêtements en tissu.

Joseph Martin, ingénieur des Mines et prospecteur d'or en Sibérie orientale, y effectua trois missions principales en 1879-1880, 1882-1883, 1889-1892. Il prolongea en particulier l'exploration entreprise par le prince anarchiste

P. Kropotkine, pour passer du bassin de la Lena à celui de l'Amour par les monts Stanovoï et la chaîne des Sikhota-Alin à partir d'Irkoutsk pour rejoindre Vladivostok. Il mourut au cours de sa dernière mission, après avoir traversé le Turkestan chinois et russe par l'Altaï, à Novo-Marghelan dans le Ferghana, à 43 ans. On connaît le riche costume de *chaman* qu'il en a rapporté et qui a été déposé au Musée de l'Homme et étudié par E. Lot-Falck. Il a laissé à Bordeaux des éléments de vêtements, en particulier en peau de poisson, des skis, des pièges, des sacoches tOUNGouses (i-e. evenks), iakoutes (i-e. sakkas), ghiliaks et goldes (i-e. nivkhs) et samoyèdes (i-e. enetses).

D'autres explorateurs ont participé à ces collections comme Charles Bénard (1867-1931), ancien de l'École Navale, qui effectua en 1908 et 1914 deux missions chez les Samoyèdes de Nouvelle-Zemble et qui sans doute fit sa donation lors de sa mobilisation au sein du Ministère des Affaires Étrangères (rapatriée à l'époque dans les locaux de la Faculté de Médecine de Bordeaux), ou Charcot qui donna des photographies sur verre par l'intermédiaire de son ingénieur-mécanicien Pléneau, qui avait des attaches bordelaises.

Parmi ceux qui ont le plus contribué aux collections du musée en ce qui concerne les vêtements, il faut mentionner :

1- Un trio hors du commun : Gabriel Bonvalot, Guillaume Capus et le peintre Pépin.

Bonvalot est l'exemple type de l'aventurier intrépide, explorateur de terres inconnues. Il a fait la plupart de ses voyages à pied. Commençant par l'Asie centrale, il est chargé en 1880 d'une mission d'étude dans le Turkestan russe : toute la Bactriane, Boukhara, Samarkand. Il visite les déserts de Turkménie, traverse le Caucase et collecte un nombre impressionnant de costumes et tissus de ces régions. Il est accompagné dans la deuxième partie de son voyage par un jeune naturaliste, Guillaume Capus, botaniste qui s'intéresse aussi à l'ethnographie. Une seconde expédition à laquelle se joint un jeune peintre, M. Pépin, les fait pénétrer en Perse, par la mer Noire, visiter Tiflis, Téhéran et Machad. Ils gagnent ensuite Samarkand et tentent d'entrer, mais sans succès, en Afghanistan, interdit d'accès aux étrangers. Ils décident alors de tenter la traversée du Pamir pour aller jusqu'aux Indes anglaises. Ils partent en caravane de Ferghana, étape de la route de la soie et point de départ traditionnel des grandes caravanes d'Asie centrale, passent les monts de l'Altaï, arrivent sur les hauts plateaux du Pamir où ils font face à d'épouvantables tempêtes et à un froid glacial. Ils franchissent, non sans peine, l'Indu Kush, à 3700 m. Ensuite, faits prisonniers par les Afghans qui les mènent à Mastoudj, ils sont libérés grâce à l'intervention du Vice-Roi des Indes, Lord Dufferin, et peuvent se rendre à Srinagar dans le Cachemire. Ils embarquent à Karachi pour rentrer en France en 1887. Extraordinaire périple, dans ces régions non encore cartographiées, que celui de ces trois aventuriers qui collectèrent objets et costumes, dont de splendides manteaux en soie matelassée.

Bonvalot sera ensuite sollicité par le Duc de Chartres pour accompagner son fils, le jeune Prince d'Orléans, qui désirait voyager et faire de grandes expéditions de chasse dans des contrées peu connues. Ils traversent l'Oural, une partie de la Sibérie, arrivent au Turkestan chinois, puis avancent vers l'Himalaya et le Tibet où les conditions sont très difficiles à 5000 m d'altitude, sans équipement adéquat. Ils arrivent au pied de Lhassa, dont les Lamas leur interdisent l'entrée. Ils se dirigent alors vers la Chine, traversent le Tibet oriental plus facile d'accès, s'engagent dans les gorges de la Salouen puis du Mékhong. Ils chassent, rassemblent des collections zoologiques et réunissent quelques objets qui seront expé-



François Xavier Brau de St Paul Lias
Ernest Chantre et Madame



M. Dutreuil de Rhins
Le Prince d'Orléans en compagnie de Gabriel Bonvalot



diés via Shanghai. Nos explorateurs prennent ensuite la route du Sud-Est et traversent le Yunnan, visitent les *sauvages* Lolos, s'embarquent sur le fleuve Rouge puis arrivent enfin à Hanoi, ayant parcouru 12000 km, dont 3000 en terrain "vierge".

2- Un ami des colons : François Xavier Brau de Saint Paul Lias.

Cet ancien avocat parcourut l'Asie du Sud-Est insulaire et continentale en devenant géographe et agent colonial. Il fonda la Société des colons-explorateurs, destinée à étudier des territoires inconnus en Asie du Sud-Est et à y établir des plantations. En 1876, il fit une première expédition à Sumatra, chez les Batak, suivie d'une deuxième mission en 1877 chez ces mêmes Batak qui entre-temps avaient massacré deux pionniers français. Il explora ensuite des zones de Malaisie, puis en 1883-1884, il dirigea une importante expédition en Indochine et en Birmanie, pour collecter des spécimens de tous ordres pour le Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Le Musée d'Ethnographie de Bordeaux lui est redevable des nombreux costumes de diverses minorités ethniques du Viêt-Nam et du Laos.

3- Un couple voyageur : Ernest Chantre et Madame.

Cet anthropologue et archéologue fut un des meilleurs connaisseurs français du Caucase, de l'Arménie et de l'Anatolie. Il fut toujours accompagné par sa femme dans les trois grandes expéditions à pied, à travers des zones dangereuses, peu connues ou en situation politique difficile.

Madame Chantre fut une femme de terrain intrépide, fait relativement rare dans les années 1880-1890. Ils visitèrent les Kurdes, escaladèrent le Mont Ararat, se rendirent à Erevan, à Bakou, dans le Karabagh, explorèrent maintes régions d'Anatolie. Madame Chantre put observer la vie quotidienne des femmes en territoire musulman et recueillir ainsi des données ethnographiques précises et précieuses.

4- Un marin explorateur de terres : Dutreuil de Rhins.

Sorti de l'École Navale, il est chargé en 1876 de convoier des canonniers que la France offre à Tu-Duc, Empereur d'Annam. La découverte de l'Indochine est une révélation pour le jeune marin. Il apprend le chinois et le Ministère de la Marine le charge de dresser une nouvelle carte de l'Indochine en 1881. C'est un terrain qu'il finit par connaître parfaitement. Après un détour par l'Afrique pour accompagner son ami Savorgnan de Brazza, il demande à retourner en Asie du Sud-Est, pour découvrir la source des grands fleuves asiatiques. Il est cette fois accompagné d'un jeune orientaliste ethnographe, Fernand Grenard. Ils partent du Turkestan pour rejoindre l'Indochine, traversent le Tibet occidental (l'actuel Ladakh), repartent vers l'Est pour aborder les plateaux lacustres du Tibet. Ils atteignent Lhasa, où ils ne peuvent pénétrer et s'engagent sur la route de la Chine. Ils recourent les cours supérieurs de la Salouen, du Mékhong et du Yang-Tsé. C'est tout près de ce fleuve, dans la bourgade de Tom-Boundo, que le 5 juin 1894 Dutreuil de Rhins est assassiné par des bandits tibétains. Le jeune Grenard parvient à s'enfuir pour rejoindre ensuite Pékin, ayant héroïquement sauvé la plus grande partie des collections amassées durant leur long périple. C'est grâce à lui que quelques textiles de ces régions se retrouvent aujourd'hui au Musée Ethnographique de l'Université.



Peigne, écaille façonnée (scènes villageoises) et argent, Tonkin, Vietnam, Asie du Sud-Est. Coll. Xavier Brau de Saint Paul Lias.



Charles et Marie Ujfalvy

5- Un linguiste de terrain : Pierre Lefèvre-Pontalis.

Frais émoulu de l'École des Langues Orientales, il fait partie de la célèbre Mission Pavie au Laos dès 1885. Il accompagne Auguste Pavie lors de tous ses voyages d'exploration de cette région alors peu ou pas connue. En 1891, il réalise seul une expédition dans la région des Sip-Song-Panha, au nord du Laos, à la frontière du Yunnan et de la Birmanie d'où il rapporte de nombreux documents ethnographiques sur les populations montagnardes qui font aujourd'hui partie du "triangle d'or" et sur les "Lolos" (les Nah Seu) du Yunnan; il est le premier à décrire leur système féodal d'organisation sociale et politique. Par la suite, en 1895, il participe à une mission internationale pour délimiter les frontières entre les possessions françaises, la Birmanie et la Chine. Le Musée lui doit la majorité des textiles et objets provenant du Haut Laos. Cet explorateur et linguiste devint diplomate et fut Ministre de France à Bangkok à partir de 1912.

6- Un aristocrate aventurier : le Prince d'Orléans.

Fils du Duc de Chartres, il eut une vocation de voyageur et de découvreur. Sa première grande expédition eut lieu en 1889 en compagnie de Bonvalot. Le Prince d'Orléans rapporta d'importantes collections d'animaux, de plantes, de costumes et tissus, recueillies tout au long d'une éprouvante expédition pour rejoindre Hanoï par le Tibet. Le musée lui doit bon nombre de pièces rares. Il entreprit un deuxième voyage, en 1896, du Tonkin à l'Inde, avec deux autres compagnons, dont M. Roux, un "colon" d'Indochine voulant rentrer en France tout en explorant des routes vierges. Le Prince d'Orléans fera un troisième et dernier voyage au Tonkin. En route pour Saïgon, il meurt à Da-Nang, le 10 août 1911, à l'âge de 32 ans, probablement de malaria. Si ce jeune homme s'intéressait beaucoup aux expéditions cynégétiques, il ne faut pas oublier la dimension géographique et ethnographique de ses voyages dont les récits s'accompagnent de cartes, de lexiques des langues vernaculaires, de listes de collections.

7- Un militaire au Japon : Claude-Emmanuel, Comte de Pimodan (1859-1923).

Nommé attaché militaire à la Légation de France à Tokyo en 1896, il passe par le Hokkaido pour rejoindre son poste. Durant quelques semaines, il voyage à travers les diverses régions de cette île où vivent les Aïnous, et se rend aussi dans les îles Kouriles. Au cours des deux années où il fut en poste au Japon, il navigua vers l'Indochine, visita le Tonkin, puis la Chine, et fit également un voyage en Sibérie et en Corée. Il a laissé un récit de ses voyages qui ne furent certes pas des explorations, mais qui donnent un bon compte-rendu des conditions de vie des populations dans les lieux visités. Le Musée lui doit une des plus intéressantes pièces sans doute de sa collection de costumes : un manteau aïnou admirablement tissé et décoré, mais aussi un métier à tisser, des relève-moustaches, des vêtements en peau de poisson appartenant à des populations aïnoues et nivkhs de la région de Khabarovsk et de Barabach.

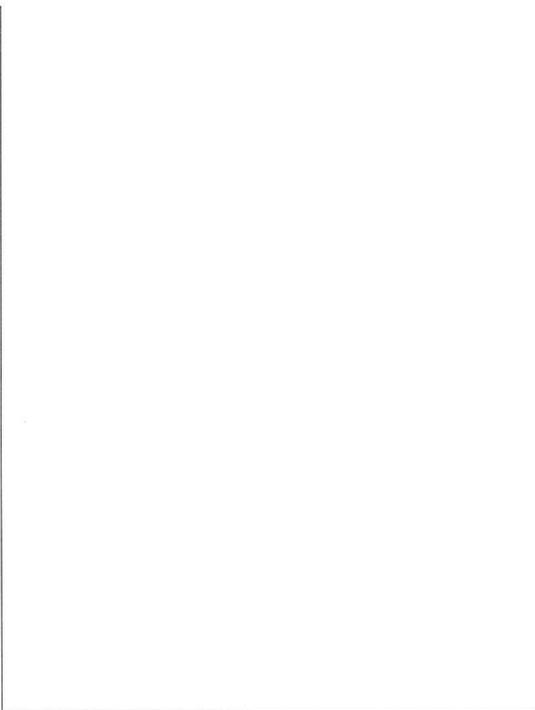
8- Un couple explorateur : Charles et Marie Ujfalvy.

Ethnologue et linguiste (1842-1914), il est sans doute l'un des meilleurs spécialistes de l'Asie centrale de son époque. D'origine hongroise, il s'installe à Paris en 1842. Élève de Broca, il réalise sa première grande expédition scientifique en Russie et en Sibérie en 1876. Il part avec sa jeune épouse parisienne, Marie Bourdon, voyage dans l'Oural, au Turkestan, au Kazakhstan, traverse les



Poteau-borne-itinéraire, bois peint, région du Koum-Koutan, Corée. Coll. Varat.

montagnes pour arriver à Samarkand. Ils collectent de nombreux vêtements, bijoux et objets divers fabriqués par les Galtchas, une ethnie proche des Tadjiks. Le couple poursuit son exploration dans les bassins du Ferghana, et dresse des observations anthropologiques, botaniques, zoologiques, archéologiques. Ils prennent de nombreuses photos destinées à un atlas des *types humains* d'Asie centrale. Les Ujfalvy repartent en 1879 vers le Turkestan et la Sibérie méridionale. Ils font une partie du voyage avec Bonvalot et Capus comme adjoints, imposés par le gouvernement français, mais ces derniers ne supportent pas l'autoritarisme d'Ujfalvy et les deux partis se séparent. Il semble que seule son épouse convenait à Charles comme assistant explorateur! Ils se rendent ensuite en Inde pour découvrir les hautes montagnes d'Asie centrale par le sud. De Simla à Shrinagar, ils avancent vers l'Himalaya et pénètrent au Cachemire, passent à pied des cols à 4000 m, et arrivent au Karakorum d'où ils peuvent admirer le deuxième sommet de l'Himalaya, le Dapsang. Au cours de cette expédition, le couple se voit offrir pour le Musée du Trocadéro de nombreux textiles et costumes figurant dans les inventaires à titre de don du "Maharadja de Perse". Ces cadeaux complètent quelques costumes d'ethnies sibériennes rapportés lors de leurs précédents voyages.



Voyages dans les trames matérielles et culturelles : de la nature à la culture

L'Histoire de la culture matérielle et celle des comportements sociaux sont liées.

Braudel F., *Civilisation matérielle et capitalisme*, tome I : les structures du quotidien 1967.



Arc à carder le coton (MEB).



Peigne à tisser sâme (région d'Enontekiö ; Finlande)-(cliché F. Dubbick, Muséevirasto, Helsinki).



Tisserand chinois (MEB).

A - Voyage dans la technologie culturelle

Les activités humaines qui peuvent se saisir à travers le vêtement n'intéressent pas que les fonctions de protection et de parure, l'esthétique et la mode, l'évolution historique ou la symbolique socio-culturelle. Toute une pensée extraordinairement complexe s'applique aux matières utilisées et transformées, à l'invention de techniques à mettre en œuvre pour réaliser les tissus et leurs découpes. Cette pensée, souvent sophistiquée, trop souvent méconnue et négligée de par son manque de visibilité et de lecture immédiate réclame, pour se faire reconnaître, des compétences multiples, et rarement rassemblées.

a) **en premier lieu**, la technologie culturelle, soubassement fondamental de toute étude anthropologique un tant soit peu enracinée, s'intéresse au traitement des matières premières trouvées dans l'environnement naturel ou acquises par échange et diffusion et à leur transformation. Les ressources locales suffisent souvent à expliquer le choix de chaque matériau : laine en Europe, coton en Asie, soie en Chine, écorce dans le Pacifique.

Quels en sont les principaux éléments matériels traditionnels?

1) *L'écorce*, qu'elle soit de bouleau, de mûrier, de merisier, de feuilles de bambou ou de palmier, peut être martelée à l'aide de battoirs en pierre ou en bois. C'est elle qui sert en particulier dans la confection de tapas, de manteaux de pluie. Généralement on en utilise trois couches superposées en diagonale, qui humectées, s'agglutinent sous l'effet de la sève résiduelle.

2) *La peau* d'animal doit d'abord être écharnée, éventuellement épilée, ce qui implique un raclage (queursage). On pratique ensuite un tannage pour la resserrer et un battage pour l'assouplir (polissonnage), en particulier pour le chamoisage. Le tannage traditionnel peut se faire, selon les régions, avec l'urine, le sel et la farine de seigle, les œufs de saumon, la cervelle, la graisse, l'huile ou différents tans.

3) *Les végétaux et les animaux* fournissent des fibres qu'on peut utiliser sans préparation comme des herbes sèches, des lianes minces, des nervures de feuille, des tendons de nerf, des fils d'araignée (très résistants et solides). Parfois on les divise comme le jute, la ramie, l'ortie, le lin, le chanvre. Cette technique nécessite un rouissage, un froissage et un peignage. Certains végétaux, naturellement divisés, exigent un cardage



Filage du coton (Japon), (MEB).



Tissage d'un lamba malgache (cliché Boulfroy N., Photothèque du Musée de l'Homme).



Artisan tisserand africain (MEB).



Égreneuse à coton. cliché J. Boulbet, Ethnologie régionale II, éd. Gallimard.

comme le coton, la laine, la soie, les poils ou la linaigrette. Les fibres de tendon d'animaux servant de fil à coudre se séparent grâce aux filières naturelles que sont les dents des femmes.

Les poils et les cheveux sont utilisés à titre de fibres courtes dans le feutrage et le filage. Les poils de tous genres ont été employés à cet effet, depuis ceux de chèvre, de yack, de lama, d'alpaga, de blaireau, de chauve-souris et bien sûr, ceux du mouton. On peut y ajouter le chanvre ou le lin de Nouvelle-Zélande (phonium) et les filaments soyeux de certains lamellibranches (byssus).

Parmi les principaux procédés traditionnels de transformation, on peut noter :

1) *Le feutrage* : divers poils et cheveux enchevêtrés sont malaxés après humectage et agglomérés grâce à une "colle" végétale ou minérale mêlée parfois à du sang ou du savon liquide.

2) *Le filage* : après avoir orienté les poils dans le même sens, on les étire avant de les tordre entre deux doigts, en les roulant sur la cuisse. Dans les formes plus élaborées, on emploie un fuseau, manipulé, ou un rouet-fuseau à roue, complété par une manivelle (Chine) ou par une pédale (Europe)-. Le tordage peut être alors associé au renvidage (enroulage sur broche et bobines). Le coton donne les "poils" de sa graine qu'il faut récupérer grâce à un arc à carder qui fait vibrer la masse de coton. La soie exige, après qu'on ait ébouillanté le cocon, de réunir plusieurs brins par spirale pour les passer au dévidoir. Bobineuses et dévidoirs développent le fil pour en faire des écheveaux nécessaires en particulier à l'ourdissage de la trame, pour des teintures. Les bobineuses se distinguent des dévidoirs par un diamètre plus modeste. Elles peuvent être tournantes ou fixes.

3) *Le tissage* fournit des éléments comparables aux peaux ou aux écorces apprêtées pour la confection des vêtements. Il comprend deux opérations de base :

a- ourdir, c'est-à-dire installer une nappe de brins relativement fixes : la chaîne,

b- tisser, c'est-à-dire passer dans les fils de la chaîne un brin appelé trame, perpendiculaire à la première.

Les brins peuvent être écartés au doigt, au carton, avec une aiguille ou un séparateur à une ou plusieurs lames. L'opération se réalise soit à partir d'un simple peigne à tisser, soit à partir de métiers qui peuvent être extrêmement complexes sur le plan de l'ingénierie.

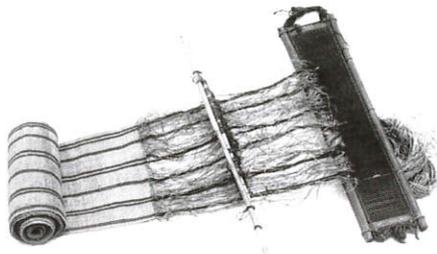
4) *La teinture* : plusieurs sortes de végétaux plus ou moins fermentés, des minéraux, des œufs de poisson, des écorces ou des baies en donnent les bases. On peut teindre directement les textiles

1- au pinceau, à l'aide éventuelle d'un pochoir,

2- en imprimant sur la surface à teindre une surface porteuse de teinture,

3- en plongeant le tissu dans un bain dont les surfaces qui ne doivent pas être teintées sont protégées soit par une ligature (*ikat*), soit par une couche de cire (*batik*).

Les teintures des vêtements traditionnels sont pour la plupart d'origine végétale ou animale. La plus utilisée, de l'Inde au Japon, fut l'indigo. L'indigotier est une plante arbustive, aux feuilles pennées poussant bien en zone tropicale. Originnaire des îles de l'archipel indonésien, elle donne



Métier à tisser, pop. aïnous, île d'Yézo, Hokkaido, Japon. Coll. Comte de Pimodan.



Le prince Mahafaly Etsiahazoa (décédé en 1982), en tenue de cérémonie, portant le lamba sur les épaules et le salaka autour des reins, Madagascar. Photo : N. Boulfroy. Photothèque du Musée de l'Homme

un bleu noir velouté qui peut aussi, selon la dilution, aller jusqu'au bleu ciel. Ses tiges et ses feuilles sont mises à fermenter dans l'eau contenue dans des récipients en bois. Au bout de quelques jours, une bonne teinturière reconnaît à l'odeur nauséabonde le moment d'intervenir. Après avoir retiré les feuilles du liquide, elle ajoute à ce dernier de la chaux qui précipite la substance teintante. Il en résulte une pâte noirâtre qu'on met en boule pour la faire sécher au soleil : il est alors prêt à l'emploi. L'alun servant comme mordant pour fixer la teinture est le seul élément minéral entrant dans ce type de travail.

Si, bien entendu, le développement de la chimie, surtout depuis la fin du XVIII^e siècle, a fortement contribué à élargir et le champ des fibres et celui des techniques de teinture, le rouge garance en Provence, le pastel tiré de la guède à Toulouse ont été des ressources importantes pour l'économie locale.

5) *La couture liée à l'emploi d'aiguilles à encoches perforées dans un os creux ou, plus commode, à chas.*

b) **En second lieu**, on a tenté -entreprise récente et complexe- d'établir une taxinomie de base pour l'étude du vêtement. Des institutions nationales, comme le Musée des Arts et Traditions Populaires, ou internationales comme l'ICOM s'y sont essayées, mais en la matière, il semble qu'il faille toujours et encore revenir à l'œuvre pionnière et incontournable de Leroi-Gourhan. D'un point de vue purement technologique s'est dégagé un consensus pour déterminer trois types de vêtements en fonction de leur mode de fixation, de leur point d'appui. Les uns peuvent être *accrochés*, d'autres *enroulés* ou *drapés* et enfin une troisième catégorie renvoie aux vêtements *ajustés*.

Les points d'ancrage anatomiques peuvent être la tête, le cou, les épaules, les seins, les hanches, les coudes, les genoux, les mains et les pieds.

Ainsi, si on retient la tête, les casquettes et chapeaux sont de type *ajusté*, tandis que les bonnets, les voiles, les foulards ou les couronnes sont soit *accrochés* ou *drapés*. Une cape est *accrochée* aux épaules comme un tablier l'est à la ceinture. Un sari, une toge sont enroulés autour du buste, une jupe ou un pagne sont autour des hanches ou, parfois des seins, sous des influences judéo-chrétiennes dans les pays chauds. Le "slip" traditionnel appartient à ce type.

Les vêtements *ajustés* se retrouvent plutôt dans les régions froides et en Europe où ils sont l'objet d'une élaboration sophistiquée. Les manteaux, les pantalons, les *anoraks* inuits ou les blousons sâmes en sont des exemples.

On peut enfin opérer des distinctions en fonction de la couture. Si le drapé est sans couture, on peut avoir des *cousus droits* comme dans le tablier ou le *sarouel*, ou des *cousus coupés* épousant les formes selon les nécessités de la protection, du travail ou de la décoration. Dans ce cas, on part d'une pièce rectangulaire de tissu où les plissés et les fronces du cousu droit sont remplacés par des découpes de lés et des pinces. En ce qui concerne les vêtements retenus aux épaules¹⁸, ils comprennent :

1- Les capes sur une ou deux épaules comme les pélerines, les limousines, les plaids écossais, les châles, les fichus, les manteaux de pluie.

2- Les drapés tournant autour du corps sans couture mais tenant par des barrettes, des épingle, des ceintures.

18. Tous ces vêtements sont montés dans des pièces quadrangulaires sans entamer les lisières de l'étoffe. Les manches peuvent être prises dans leur largeur, comme au Japon, ou au contraire dans la longueur, comme au Tibet ou dans le monde finnois.

3- Les vêtements droits dont le type est la chasuble à trois ouvertures avec ses variantes :

- a) vêtement droit fermé comme les blouses;
- b) vêtement droit ouvert maintenu par des cordons ou des boutons comme certains *burnous* ou manteaux japonais;
- c) vêtement droit croisé, soit ouvert jusqu'en bas, soit avec un pan recouvrant l'autre.

4- Les vêtements coupés et taillés en forme caractérisent quatre régions :

- a) Le gilet d'Europe;
- b) Le kaftan de la Russie et de la Chine;
- c) La robe croisée autour de la Chine;
- d) La blouse fermée sous ses variantes : inuit (*anorak*), sibérienne (*parka*).

Bien entendu ces coupes se sont mêlées pour donner, par exemple, en Europe, la chemise à partir de la blouse fermée, le veston à partir du gilet et le pardessus à partir du kaftan.

Dans le coupé fermé, les manches sont perpendiculaires au vêtement tandis que dans le coupé ouvert les manches sont collées au corps. Dans le cas des pans croisés, on note :

- des différences sexuelles : en Occident, on croise à droite pour les hommes, à gauche pour les femmes;
- des différences ethniques : ainsi les Chinois croisent à droite, mais les sinisés à gauche;
- des différences liées au vêtement lui-même et aux circonstances : au Japon, les vêtements mortuaires se croisent à gauche et les *kimonos* à droite.

Quant aux vêtements retenus aux hanches, ils peuvent être attachés par une ceinture incorporée ou non. Ils comprennent le tablier, habituel sous les tropiques, jusqu'à nos vêtements de travail du même type : ce sont des pièces *flottantes*. D'autres peuvent passer entre les jambes comme les slips. Si on a un panneau entier sur les hanches, on a affaire à un pagne (croisé à gauche en Afrique, à droite en Asie). Si ce vêtement comprend deux fourreaux, c'est un pantalon ou une culotte avec toutes leurs variantes de forme : courte, flottante, serrée aux genoux avec fourreau sur la jambe, ou descendant jusqu'à la cheville et emprisonnée dans le pied, ou prise à partir du genou dans un bas ou une botte; autant d'indices socio-culturels ou ethniques.

On pourrait faire les mêmes analyses typologiques à partir du col (cravate), des seins, des bras et des mains (manchettes, moufles, gants) ou des pieds¹⁹.

La plupart des vêtements présentés ici sont coupés, c'est-à-dire faits de plusieurs pièces ajustées les unes aux autres. Un très bel exemple de la complexité de ce travail de coupe et de raffinement des ajustements faits de pelotes, pincés au niveau du cou, ornés de perles d'argent, peut se remarquer dans la robe de femme *taïdam* (*taï* : noir, de la Rivière noire) du Nord-Viêt-Nam, de la collection du Prince d'Orléans (900-11-38). On se rend compte de la finesse du travail qui ne déparerait pas dans un atelier de haute couture, alors qu'il s'effectuait sans patron ni machine à coudre, ni mètre de couturière. Les techniques et les manières de faire se transmettaient dès l'enfance de mère en fille. Toutefois on peut rappeler qu'une part importante de ces techniques est apparue dès le néolithique, et que selon les époques, les régions et les circonstances sociales, tissage, filage, couture ont pu être pratiqués aussi par les hommes ou indifféremment par les deux sexes.

Enfin, en entrant dans l'ère industrielle, pour répondre à des besoins de consommation et de libération économique-écologique, on s'est intéressé

19. On pourra se reporter à notre catalogue d'exposition "Chaussures et Sociétés" - Université V. Segalen Bordeaux 2, Musée d'Ethnographie, 1980.

à la création des fibres artificielles : la viscose à la fin du XIX^e siècle, la fibranne vers 1930, le nylon juste avant la seconde guerre mondiale, puis l'acrylique, l'élasthanne. Légèreté, démocratisation, mondialisation... A la fin du XX^e siècle, le phénomène marquant est le transfert technologique qui fait intégrer dans les textiles des fonctions relevant du cosmétique, du médical, du militaire ou du sportif. De nos jours, on dispose de tissus contre-collés double face qui jouent à la fois le rôle de coupe-vent, conservant la chaleur ou évacuant la transpiration. Pensons aussi au maillot de bain doublé d'un filtre au charbon anti-pollution ou laissant passer les U.V., ou au blouson de motard en néoprène perforé pour l'aération.

Nos vêtements contemporains sont mieux pensés et plus fonctionnels; les pantalons de charpentiers, qui reviennent à la mode, disposent d'une poche qui, autrefois destinée à recevoir un outil, est tout à fait adaptée au téléphone portable. Les habits professionnels ou sportifs ont facilité ce passage : citons le *denim* résistant des pionniers californiens, le *trench-coat* porté par les officiers anglais dans les tranchées de 1914-1918, avec leur double boutonnage.

La révolution des matériaux est déjà en route avec les textiles intelligents comme les *bonnets anti-magnétiques* protégeant des ondes des portables grâce à leur doublure d'argent pur ou ces *tee-shirts* aux couleurs variant avec la température. Certains, venus du Japon, imprégnés de Prozac, sont anti-dépresseurs. La recherche stimule les stylistes. On trouve dans les supermarchés des textiles *easy-care*, infroissables, anti-tâches et auto-nettoyants, d'autres anti-bactériens, anti-tabac, anti-acariens, voire cicatrisables car à base de protéines de culture, ils sont capables de "soigner" leur propre usure..., des textiles anti-chocs capables de durcir en cas d'accident.

Le vêtement devient aussi le relais du médicament et du cosmétique d'antan : des collants peuvent masser, des micro-capsules libèrent au choix du menthol, du camphre, des extraits de marron d'Inde anti-hémorroïdiens ou des substances amincissantes...

Cette approche première, toute matérielle du vêtement, ne saurait se réduire à une approche seulement technologique, car une telle analyse met en lumière immédiatement toute une organisation sociale et parfois mythologique, comme dans toute production humaine, à laquelle on doit se référer pour avoir un tableau complet.

B - Voyages dans les cultures vestimentaires

Pour éviter tout problème terminologique qui ne serait pas de mise ici, nous entendons avec Jeanne Martinet²⁰ par *vêtement* ou *élément vestimentaire* ce qui couvre tout ou une partie du corps humain et le cache aux regards y compris couvre-chefs, gants, chaussures et marginalement maquillages, peintures du corps, tatouages, perruques, masques, bijoux.

Cette exposition, simple invitation au voyage géographique et culturel, ne peut être exhaustive d'un traitement anthropologique du vêtement. Elle autorise seulement par le biais de nos collections, en l'état, d'évoquer certaines régions où elles ont été recueillies à la fin du XIX^e siècle avec une certaine abondance (essentiellement l'Arctique, l'Asie du Sud-Ouest et le Moyen-Orient), tout en introduisant une première réflexion ethnographique sur tout ce que ces vêtements peuvent nous apprendre d'une société et sur le travail effectué par l'ethnologue.

20. "Du sémiologique au sein des fonctions vestimentaires" in *L'Ethnographie*, 1984 (p.141-151).



Groupe de Sâmes pendant les festivités de Pâques à Kautokeino (Finmark). cliché Ch. Mériot.



Ensemble tunique et pantalon de femme (caractéristique des femmes zoroastriennes), toile de coton, région de Téhéran, Yazd, Iran, Asie centrale. Coll. Bonvalot, Capus.

Le vêtement, fait social universel, n'est jamais neutre : il nous renseigne sur les représentations et les significations qu'une société offre d'elle-même en se constituant. L'humanité s'affirme en perdant sa nudité originelle. L'habitation, la nourriture, les arts, les rituels s'inscrivent tout comme le vêtement dans ce que Mauss appelait le *fait social total*. C'est un lieu où interagissent le technique, l'économique, l'esthétique, le symbolique, la cosmogonie, l'histoire, le désir, bref un lieu où l'on retrouve un concentré d'humanité dans sa variété apparemment hétérogène, même si le vêtement traditionnel ici représenté renvoie à un code social relativement fermé, moins sensible aux effets de la mode que le vêtement "moderne". Faut-il encore rappeler le rapprochement que l'on peut faire entre costume-coutume et habit-habitude pour justifier de son intérêt pour l'étude des mœurs?

a) Le vêtement-objet²¹

Les vêtements et textiles composant l'ensemble présenté ici, pour ne parler que du fonds majoritaire asiatique, ont été rapportés par les grands voyageurs mentionnés plus haut sur une période d'une trentaine d'années, entre 1876, date du départ d'Ujfalvy et de Dutreuil de Rhins, et 1911, date de la mort du Prince d'Orléans en Indochine. Ils sont contemporains de leur collecte et constituent un témoignage rare de cette période, pour ces régions. C'est également le cas des vêtements de la Russie orientale. Outre l'intérêt lié à l'ancienneté de ces documents ethnographiques, la collection permet la comparaison avec des collections rapportées ultérieurement et favorise ainsi une étude diachronique. À ce titre, elle présente un grand intérêt épistémologique.

Les débuts de sa constitution, tout d'abord, s'appuient sur un préalable qui mérite ici d'être souligné : le Musée Guimet et le Musée d'Ethnographie du Trocadéro ont envoyé, grâce à la ténacité manifestée par M. Lemaire, ce qui était considéré comme des doublons, donnant aux objets ethnographiques la fonction d'échantillons quelque peu anonymes. Le travail anthropologique mené aujourd'hui sur les collections montre au contraire l'intérêt des séries d'objets ayant la même fonction pour la mise en évidence des variations et la recherche de leurs causes.

Les listes disponibles sont elles-mêmes très instructives. On se trouve, dans certains cas, en présence de listes d'inventaires de type commercial. Dans d'autres, de rares informations ethnographiques sont portées, comme pour le corselet de fille taïdam de Laichau ou le costume loutsé provenant de la vallée de la rivière Salouen. Mais les différentes pièces de vêtement sont très rarement présentées dans un ensemble cohérent et complet. Ce n'est que grâce à des comparaisons avec des données et des collections plus récentes que l'on peut restituer à une pièce la place qui lui revient dans le puzzle vestimentaire d'une région ou d'un groupe, puzzle particulièrement varié et complexe en ce qui concerne le nord de la péninsule indochinoise. Manifestement, la signification sociale ou la sémiologie avant la lettre du vêtement fut loin des préoccupations des collecteurs, même les plus "sensibles".

Une fois faites ces réserves et précisées les limites dans lesquelles se situe ce travail, que nous disent ces collections? Elles apportent une information

21. Ce paragraphe a été écrit par Mesdames Hubert A. et Cousin F. ; Cf. Qu'apporte l'étude de cette collection? In "Textiles et vêtements - Mémoires des Cahiers Ethnologiques", n°10, Bordeaux 1998 (p. 26-30).

Cf. Aussi : Cousin F., "Des coupes et découpes. Étude comparative de quelques patrons", in *Vêtement et Sociétés*, Paris, MNHN/Musée de l'Homme, 1981 (p. 92-122).

Cousin F., *Modes en version originale : coupe et décors, analyse comparative*, in *L'Orient d'un diplomate*, Paris, Musée de l'Homme, 1990 (p. 22-27).

Cousin F., *Mise en forme, mise en volume des vêtements*, in *Techniques et culture*, 1993 (p. 103-119).



Ensemble homme, manteau, chanvre de Manille (abaca), parements de toile de coton bleu marine au col, galons bleus rebrodés de formes géométriques blanches, pop. aïnous, île d'Yézo, Hokkaido, Japon. Coll. Comte de Pimodan.



Robe de femme, peau de poisson peinte et brodée, pop. nanai, région du fleuve Amour, Sibérie asiatique. Coll. André Leroi-Gourhan (1938).



Gilet d'homme, écorce battue (tapa), pop. sedang, région des Hauts plateaux Asie du Sud-Est. Coll. Malescot.

fragmentaire, mais précieuse, sur les vêtements portés à la fin du XIX^e siècle. Presque toute l'Asie est représentée de façon significative, à l'exception notable du sub-continent indien. Pour certaines régions, les objets conservés à Bordeaux devront attendre la deuxième moitié du XX^e siècle pour que de nouveaux apports comparatifs viennent témoigner de la permanence ou de l'évolution des formes et des tissus : c'est le cas par exemple de l'Asie centrale. Quant aux collections d'Asie du Sud-Est, elles vont arriver tout au long du XX^e siècle et faire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro et à sa suite du Musée de l'Homme, un conservatoire unique des objets fabriqués et utilisés par les minorités ethniques de la péninsule indochinoise. Les exemples de Bordeaux et des plus anciennes collections du Musée d'Ethnographie du Trocadéro constituent des éléments de comparaison du plus grand intérêt.

À l'extension de l'aire représentée correspond la variété des tissus fabriqués et employés, des modalités de leur usage et de leurs techniques de décoration. Les productions domestiques sont prédominantes. Cela veut dire que procédés techniques et expressions stylistiques se rejoignent à toutes les étapes de la réalisation pour signifier l'appartenance culturelle et porter la marque de la création individuelle. La cohésion entre les matériaux, les formes, les savoir-faire se manifeste dans les moindres détails.

Coton et chanvre sont les principales fibres végétales attestées : le coton largement employé pour des toiles ou des sergés à décor tissé, teint ou imprimé, le chanvre avec lequel des pièces de toile sont tissées, employées écruées ou teintées ultérieurement à l'indigo. Une ceinture-pagne jorai constitue un remarquable exemple d'une technique qui consiste à reprendre, une fois que le tissage principal a été réalisé, des fils de chaîne aux deux extrémités et à les utiliser comme trame pour des galons transversaux (Dournes, 1963). Quant au vêtement aïnou rapporté par le comte de Pimodan, il est tissé avec de l'abaca, une fibre extraite d'une variété de bananier, formant une toile solide et souple, rehaussée de broderies et d'applications. L'usage de cette fibre dans une région aussi septentrionale montre l'existence de relations d'échanges dans toute cette zone insulaire qui borde le continent asiatique. Enfin, quelques tapas, "tissus" d'écorces battues, complètent l'échantillonnage des techniques utilisées.

Pour les fibres animales, la soie fournit la matière première de fins tissus damassés originaires de l'Asie du Sud-Est, de tissus à décor broché pour l'Asie centrale et occidentale, ou encore des ikats, tissus réalisés avec des fils teints de différentes couleurs avant le tissage, produits en Asie centrale. La laine, ou parfois le poil de chèvre, est aussi attestée, servant à tisser des toiles ou des sergés.

Enfin, dans cette brève présentation, on ne peut omettre les vêtements d'Asie septentrionale qui montrent l'usage des peaux : peaux de mammifères, renne souvent, mais aussi peaux de poisson cousues de façon décorative.

Les différents tissus sont employés selon des modalités de coupe et d'assemblage spécifiques : on va voir que les techniques dans ce domaine sont largement tributaires des choix culturels. De plus, on peut y lire à la fois les problèmes apparus et les solutions trouvées. C'est à l'articulation entre la mise en forme, combinant la recherche de l'aisance et un moulage plus ou moins près du corps, et sa traduction à l'aide d'une pièce de tissu en deux dimensions que se situe la difficulté (Cousin, 1990 et 1993). Même s'il est évident qu'une étude diachronique des modèles d'une même zone ferait apparaître des variations, il est frappant de constater l'affirmation de certaines préférences. On a remarqué à l'occasion d'un travail antérieur que deux grands types d'assemblage s'opposent selon que l'on joint les lés de tissu, lisière contre lisière, sur toute l'envergure d'un vêtement prenant appui aux épaules ou, au contraire, que les manches sont montées perpendiculairement au corps (Cousin, 1981). Cette opposition est clairement illustrée dans les vêtements étudiés aujourd'hui confirmant une répartition géographique déjà relevée, bien qu'on voie parfois la coexistence des deux formules en Asie occidentale. Les chemises d'homme et de femme mari (tchérémisses), à l'ouest de l'Oural, constituent un exemple d'un montage perpendiculaire des manches. Au contraire, avec les manteaux, les robes et les chemises de Samarkand ou de Khotan, on pénètre dans l'aire d'assemblage de lés parallèles dont on trouve l'usage jusqu'en Asie du Sud-Est.

Mais des différences apparaissent dans l'interprétation d'un même principe. En Asie centrale, les différents morceaux d'une même pièce de vêtement sont soit quadrangulaires, soit légèrement en biais, et l'aisance est assurée par l'ampleur. De vastes manteaux, notamment désignés sous le terme générique de *khalat* sont réalisés : en coton léger, mi-soie mi-coton ou soie, ils sont appelés *jelak*, *jegde* ou *yaktak*, et *chapan* lorsqu'ils sont matelassés. Plusieurs exemples figurent dans la collection (Tessuti... 1986).

En Asie orientale, on trouve deux grands modèles. Le premier, attesté par les vestes et manteaux chinois, montre l'usage de découpes arrondies sous le bras pour, à la fois, dessiner la forme et donner l'aisance aux emmanchures : il s'agit là d'une coupe bien connue. Le second modèle est représenté principalement par les vêtements des minorités ethniques du Sud de la Chine et de l'Asie du Sud-Est, obtenus par l'assemblage de morceaux quadrangulaires (bien qu'on observe parfois l'emploi du biais), souvent plus ajustés; divers exemples montrent l'invention de trucs techniques pour assurer la liberté de mouvement aux épaules ou pour resserrer une encolure. Ainsi, le manteau lissou de la collection du Prince d'Orléans, dont le corps est fait de deux rectangles superposés, auxquels sont assemblés des éléments différents, constitue un exemple particulièrement intéressant de montage. Quant aux robes taidam, avec l'utilisation de petites perles d'argent pour former des pinces d'ajustage dans le cou et les orner, elles fournissent une autre illustration des réponses originales apportées à des questions banales. Une autre de leurs particularités est qu'elles sont entièrement réversibles et présentent un décor différent sur l'endroit et l'envers.

Avec les pantalons, généralement partiellement recouverts, on observe des formes plus diversifiées et plus complexes. La présence d'un soufflet à l'entrejambe est quasi générale, mais sa forme et sa taille varient en fonction de la longueur et de la largeur des lés de tissus employés. Combiner confort et économie a sans doute favorisé l'émergence de solutions astucieuses.

Les techniques d'assemblage incluent évidemment la couture. Dans l'ensemble étudié, quelques rares pièces témoignent de l'usage de machines à coudre. Dans la quasi totalité des cas, des coutures à la main montrent la maîtrise parfaite de



Corsage de femme, sergé de soie damassée, Tibet.
Coll. Bonin.



Manteau de femme, soie façonnée, région
Khotan (Asie centrale). Coll. Dutreuil de Rhins.



Ensemble femme, coton indigo, décors batik,
pop. lissou, région des Hauts plateaux Asie du
Sud-Est. Coll. Prince d'Orléans.

cette technique : ourlets, surjets, coutures rabattues, points arrière interviennent selon les emplacements et en fonction des bords à joindre. Le matelassage, lorsqu'il existe, se fait à l'aide de coutures qui mettent en place l'alternance de reliefs à la surface des manteaux.

À la régularité des points s'ajoute souvent une utilisation décorative de leur présence. Ainsi, plutôt que de chercher à les rendre invisibles, on peut au contraire jouer d'un contraste de couleur : fil indigo clair sur foncé, ou piqûre en lignes parallèles multiples et multicolores. On est déjà dans le registre de la broderie.

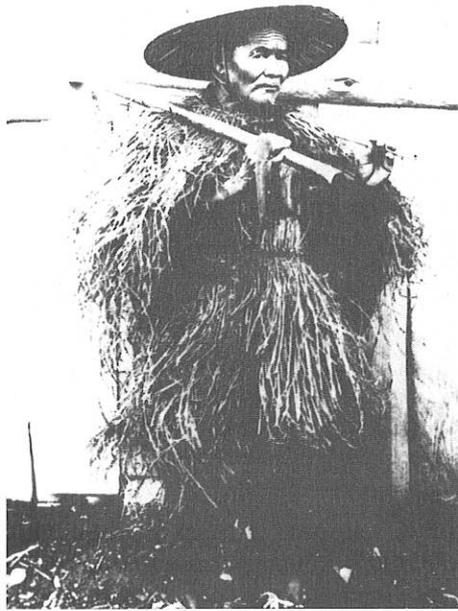
Les techniques décoratives constituent un dernier facteur de variation. Les armures de tissage, on l'a vu, représentent un premier niveau d'élaboration : motifs façonnés, damassés, brochés en sont quelques exemples. Mais le décor tissé n'intervient parfois qu'en annexe, pourrait-on dire. Ainsi, des galons à chaîne cordée, fixés en cours d'élaboration, servent de finition aux manteaux d'Asie centrale. La simplicité de la toile peut rester intacte ou, au contraire, servir de support à des procédés divers. Broderies, applications, teintures à réserves permettent des décors admirables, témoignant des choix esthétiques des différentes populations, transmis à travers l'habileté et le soin dans l'exécution.

Parmi les techniques de teinture, deux sont représentées de façon remarquable. Tout d'abord, l'*ikat* est employé pour le décor de nombreux vêtements d'Asie centrale. Il s'agit de teindre, avant le tissage, les fils de chaîne avec les différentes couleurs qui formeront le décor. Celui-ci se met en place au cours du tissage, avec des contours rendus flous par le procédé. La vivacité des couleurs, la hardiesse des harmonies et la taille importante des motifs rendent les *ikats* d'Asie centrale tout à fait surprenants. Cette même technique est également employée pour d'autres tissus de la collection, comme la pièce de madras.

La seconde est une variante du *batik* qui réalise de petits motifs géométriques blancs sur indigo intervenant comme élément complémentaire dans la composition décorative complexe des vêtements lissous.

La broderie est le moyen privilégié utilisé par les Yao : sur une toile de coton indigo des motifs stylisés se combinent avec des bandes appliquées. Broderies et applications de tissus de couleurs contrastées sont également présentes sur les vêtements des Hmong. Le col des vestes de femmes, en toile de coton ou de chanvre, indigo ou écrue, est un des supports privilégiés du développement du décor. Si les applications jouent principalement le contraste des couleurs d'un même matériau, on trouve aussi l'usage d'éléments métalliques, petites cupules ou agrafes d'argent, ou encore pompons, coquillages et graines. Les oppositions de couleurs et de matières donnent aux vêtements lissous leur style caractéristique; il en est de même du décor d'application et de broderie du manteau aïnou.

Ces quelques exemples montrent à l'évidence la variété des formes vestimentaires et des divers éléments qui en permettent l'identification. Les collections actuellement conservées au Musée d'Ethnographie de Bordeaux 2 portent témoignage de la période à laquelle elles ont été rapportées, cette fin du XIX^e siècle qui voit toute une génération de grands voyageurs se passionner d'un point de vue scientifique pour les horizons lointains.



Manteau de pluie empaillé, Corée. Collection Ch. Maurel.

22. Si la protection et la parure sont les deux principales raisons qui président à son élaboration, la logique de l'évidence n'est pas toujours présente. On peut porter en nos régions des fourrures en été et dans les régions antarctiques de la Terre de Feu ne se couvrir même en hiver que de peaux non cousues. Sous un même climat arctique ou subarctique, on peut porter des vêtements fermés comme les Inuits, épais comme les pelisses de fourrure des Sibériens ou plus légers comme les kimonos japonais superposés.

Cf. l'entrefilet du Monde du 10/04/1952 par de Semont E. : "Fourrures d'été" : "Reine de la mode, la fourrure s'impose désormais en toute saison, et ce qualificatif de "fourrures d'été" n'est pas aussi paradoxal qu'on pourrait le croire. D'abord il y a des printemps frileux - nous en savons quelque chose - et puis, même sous le soleil, tailleurs et petites robes aimeront à se parer d'une cravate ou d'une étole, point sur l'"i" de leur séduction. Enfin nous savons toutes que par les plus chaudes nuits d'août les robes d'organdi ou de mouseline se font accompagner par une cape ou un vêtement de fourrure. Ce sont les fourrures à poils ras qui, naturellement, emportent en cette saison les faveurs des spécialistes. Le vison est roi,

L'ethnologie naissante s'intéresse aux objets, mais n'a pas encore donné lieu à une réflexion sur leur valeur comme source d'informations sur les cultures qui les produisent. Il faudra attendre les années 30 et les grandes missions de collecte systématique, dont la célèbre mission Dakar-Djibouti, pour que s'élabore une théorie ethnologique des objets, avec le concept d'objet-témoin. Ce concept est aujourd'hui rediscuté et toute étude de collection irrigue et enrichit cette réflexion.

b) Le vêtement-signe

Le vêtement est aussi un signe. En effet, s'il y a une spécificité du vêtement, c'est peut-être dans l'importance de son analyse abstraite qu'elle réside. C'est un lieu d'investissement lié au travail, aux prestiges, aux désirs, donc aux pouvoirs, aux affects individuels et sociaux.

C'est pourquoi, comme l'on parle par ailleurs de système linguistique, on peut parler ici de système vestimentaire. Un costume n'est pas le seul résultat d'une juxtaposition de pièces descriptibles indépendamment les unes des autres et où, par exemple, on pourrait insister seulement sur les plus belles, les plus chères, les plus prestigieuses. Les significations qu'on y découvre résultent en fait de la consonance de divers éléments qui la composent ou dont l'absence peut être volontaire. Il n'est pas toujours malheureusement possible sur le plan muséal d'inclure, comme le voudrait une typologie scientifique correcte, toutes les pièces de tous les costumes portés dans toutes les circonstances. À cet égard, le vêtement sert d'illustration propédeutique à l'ébauche d'une syntaxe.

Pour dégager ce qui est signe, il convient d'étudier la genèse du vêtement sous l'angle de ses trois fonctions :

- A- La première est la fonction utilitaire, liée essentiellement à la protection du corps selon le lieu et les activités, avec secondairement des pratiques ostentatoires ou religieuses, comme celles résultant de la pudeur.
- B- La seconde, sémiologique, découle pour une part de la première dans la mesure où elle fournit des indices permettant le repérage des individus dans une communauté. Elle comprend aussi des marques conventionnelles, plus artificielles, véritables signes organisés en système pour renforcer les "distinctions" et les "hiérarchies" dans telle ou telle situation. À cet égard, le packaging de l'officier, qui va de la tenue de combat à la tenue de gala, est éclairant. Chaque individu selon son groupe dispose d'un "équipement" vestimentaire pour communiquer et s'exprimer et d'un certain nombre de significations autorisées ou imposées.
- C- La troisième renvoie à l'ensemble psycho-sociologique des émotions liées aux sentiments esthétiques qui peuvent se dégager d'un vêtement ou de la façon de le porter. Il peut exalter ou au contraire dissimuler le corps et le désir.

La seconde et la troisième fonctions peuvent se combiner : pensons au képi du gendarme ou à la toge du juge et aux déguisements autorisés, ou non, alimentant les fantasmes qui en découlent.

Protection contre les conditions climatiques, adaptation aux activités physiques, témoignage des manières de faire, des gestes et des relations avec l'environnement naturel de ceux qui la portent, la première fonction n'est pas aussi évidente qu'il y paraît²².



Robe de prêtre taoïste, coton écru décors peints, Sin-Lo, région Pao-Tsing Fou, Chine. Coll. F. Brunet.

Photo du Dr. Matignon en uniforme de parade de général chinois, satin bleu marine matelassé, clous et ornement en laiton. (MEB)



Une des premières danseuses de l'Empereur, Cambodge. Cliché Dieu-le-fils, Collection Ch. Maurel.



des fées et qui va jusqu'à favoriser la fécondité des amours. Ici le signe, reflet d'une croyance, communique des informations.

Même si l'esthétique de la mode reste une notion toute relative aux valeurs spécifiques de chaque communauté -qu'est ce qui paraît beau et désirable?- ses canons nous informent sur les motifs et les moyens de distinction utilisés pour se différencier des autres sociétés, sur le prestige des rôles sociaux, les impératifs économiques ou politiques, comme dans le cas des lois somptuaires. Les costumes ethniques ou régionaux répondent à ce souci de distinction et de séparation.

Cette "deuxième peau" de l'être humain est lourde de sens. On exprime sa différence par la manière dont on s'habille, mais on exprime aussi son appartenance à un groupe. Le vêtement révèle l'esthétique d'une population. Regardons les extraordinaires broderies des costumes hmong ou yao d'Asie du Sud-Est : chaque motif, chaque ornement a un nom et un sens, composant un tout comparable à un poème dans l'abstrait, un peu comme les *haiku* japonais qui en cinq syllabes ouvrent un monde de sens et d'images. Ainsi certains motifs font-ils référence à la *patte de tigre* ou à des concepts ou des histoires comme *les trois purs*, ou à des légendes connues de tout le groupe. De cette manière, une femme yao peut composer les panneaux brodés de son pantalon comme une sorte de poème sans parole. Ceci est d'autant plus vrai, que les femmes ne sachant pas lire, contrairement aux hommes qui lisent et écrivent en caractères chinois, la broderie leur est un moyen propre d'expression.

L'articulation ou l'opposition des diverses fonctions que nous venons d'évoquer peuvent nous servir à situer le vêtement dans telle ou telle culture -toutes ne sont pas en effet à l'image des "sapeurs"²³ Bacongos de Brazzaville qui le privilégient à l'excès à côté d'autres éléments (habitat, nourriture, loisir...)-, et à en comprendre les évolutions. Bref, on peut ainsi construire une anthropologie qui irait des modifications de volume ou de couleur de l'épiderme, premier vêtement, jusqu'à la constitution d'un vêtement tout à fait libéré de la première peau, lorsque les sociétés s'investissent dans le tressage, le filage, le tannage, les tapas, les plumes, la couture, la teinture et toutes les autres techniques concomitantes. Très tôt, ces éléments furent des monnaies et des emblèmes dont la valeur esthétique semble seconde et dérivée et non pas productrice et primaire comme cela l'est chez nous, par une sorte d'inversion, voire de perversion du système.

23. Cf. Gandoulou J.D., *Entre Paris et Bacongo*, Centre Georges Pompidou et CCI, Paris, 1984.

Voyages dans les trames de l'Altérité : les avatars du vêtement

C'est l'esprit qui se constitue son corps
Schiller : *La mort de Wallenstein*.

*Entre une peinture de tête, et souvent de corps, et une robe et un masque,
il n'y a qu'une différence de degré, et aucune différence de fonction.*
M. Mauss : *Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle du moi*
In Sociologie et Anthropologie, PUF, 1950.

Après avoir présenté le vêtement traditionnel exotique tel qu'il est montré dans nos collections et après avoir évoqué les enseignements que les ethnologues peuvent en tirer, il importe de ne pas chosifier cette démarche muséale classique, pour l'ouvrir sur une certaine compréhension du spectacle vestimentaire contemporain.

On a insisté sur le fait que le vêtement ne se définit pas simplement comme moyen individuel de se protéger mais fait partie d'un système global de signes sociaux capable de définir des comportements à titre de modèle.

L'espace sur lequel le vêtement agit est en premier lieu le corps, et si la culture est ce qui habille, elle est aussi ce qui par contre-coup produit la nudité. Les corps acquièrent l'unité d'une forme par le fait d'être revêtus.

La formule de Baudrillard *les sociétés visent toutes à la norme de gestion optimale du corps sur le marché des signes* conforte l'anthropologie du vêtement. Au-delà du corps, c'est l'individu tout entier qu'il faut civiliser, c'est-à-dire produire en domestiquant sa sauvagerie primaire pour en faire un être social conforme à la norme. Être civilisé, c'est tout autant refuser la nudité biologique que la nourriture non préparée²⁴ ou un discours inarticulé. Porter un tissu, un vêtement, c'est écrire et être lu. Tous les textiles et les vêtements sont des textes y compris dans leurs lapsus.

De fait, nous sommes toujours vêtus, de nuit comme de jour, dès notre naissance et jusqu'à notre mort et dans certains cas au-delà même. Nous le sommes au gré des "convenances" sociales, des contraintes, des devoirs d'état, des croyances religieuses, des engagements ou des insertions politiques, économiques, idéologiques. Se vêtir est impossible sans qu'une parole "mythique" ne l'accompagne et en même temps ne l'aliène en dépit des illusions d'une esthétique qui n'est qu'effet de mode. C'est à ce prix qu'une cohérence sociale existe, où le mot inscrit sa signification dans une phrase, un plat dans le déroulement d'un menu, une pièce de vêtement dans un concert d'autres pièces consonantes.

24. Les mythes amérindiens dits du Dénicheur d'oiseaux associent le premier vêtement à l'alimentation : le héros s'il se dévêtait, mourait simultanément de faim.

Dans ce concert, il y a ce que l'on veut être et ce que l'on veut paraître, y compris dans le conflit entre faire et dire où dire l'emporte toujours, surtout dans une société qui se veut de communication. Une peinture, un tatouage, un crâne remodelé, un simple étui pénien suffisent autant à humaniser que les plus

importantes et somptueuses productions de la mode. Chez les Caduevo du Brésil étudiés par Levi-Strauss, *il fallait être peint pour être un homme*; à défaut, on reste une brute. Le corps est le premier support du vêtement, comme il reste au centre de toutes les problématiques anthropologiques. Théophile Gautier écrivait, dans le même sens, qu'aucun chien n'avait songé à porter des boucles d'oreilles... Le corps, notre corps, ne nous appartient pas en propre; il appartient à la société qui le dompte y compris par la douleur, la contrainte ou l'inconfort occasionnés, entre autres, par certains vêtements qui transforment toutes les apparences sensibles primaires. Dans ce consensus, chaque civilisation choisit sa zone privilégiée de transformation en fonction de ses réseaux écologiques et idéologiques. La nature elle-même n'est jamais naturelle, mais saisie à travers les grilles d'une culture. C'est en quelque sorte le refus des apparences : la tête se dissimule sous des coiffes emplumées, des chapeaux extravagants ou un hénin, les hanches disparaissent sous le vertugadin qui leur donne des ailes et les fesses prennent du relief avec les faux-culs.

C'est par le truchement de ces codes imposés que nous essayons de nous exprimer sur un mode plus personnel sinon plus original, dans notre individualité si refoulée, voire dans notre marginalité qui d'ailleurs elle-même n'est pas sans code ni règle. Entre pudeur et exhibitionnisme, entre révolte et conformisme, le vêtement exprime toutes les nuances de ces allers et retours que nous faisons entre nous-mêmes et l'autre, jusque dans le fétichisme et le masque où l'on retrouverait la recherche d'un équilibre entre l'imaginaire individuel et la symbolique sociale.

Si le vêtement peut à ce point nous identifier, comme notre langage ou nos aliments, c'est qu'il incarne ces va-et-vient entre nos statuts et nos désirs pulsionnels. On peut définir une époque, une culture par la place respective conquise *hic et nunc* par les uns et les autres.

Cette circulation est liée bien sûr au corps sexué, mais aussi à l'économie des biens et des pouvoirs. On habille les corps pour les marquer, les remarquer, pour les faire fonctionner au mieux des avantages de l'économie et des pouvoirs "supérieurs" sur les individus. En découle le statut éminemment politique de l'acte de se vêtir ou de se parer, jusque et y compris dans les fantasmes réalisés par le travestissement qui est lui-même le plus souvent conventionnel et le dernier avatar de l'illusion d'une liberté individuelle.

Dans l'idéologie héritée des Grecs et du Judaïsme, on s'est fait parfois un devoir de chercher l'être sous le paraître qui le devance, de découvrir l'âme sous le corps, l'infrastructure sous les superstructures et l'inconscient sous le conscient. Pourtant on a fait aussi remarquer qu'en posant sa couronne sur son front, Bonaparte s'est fait Napoléon. Le bluff et l'usurpation ne sont toujours que relatifs. Dans cette mise en scène, une couronne fait un roi comme des haillons font un mendiant ou le tablier, la soubrette.

L'important est peut-être de rappeler dans cette troisième partie que le vêtement n'est pas fait pour être exposé, mais pour être porté et toujours en situation sociale. Ainsi, porter un vêtement de travail en temps et lieu appropriés est-il tout à fait normal mais il existe des situations où il prend d'autres significations, par exemple celle de l'indigence où l'on n'a rien "d'autre à se mettre", celle de la contestation, du refus ou du mépris des usages mondains ou celle tout

simplement de l'appartenance à une classe socio-professionnelle, comme les "Forts des Halles" et leurs dames, lors de la présentation du muguet traditionnel au Président de la République le 1^{er} Mai.

Cette activité sémiologique, doublée d'une intention de communiquer par signes conventionnels, se trouve dans les habits portés dans l'exercice de fonctions particulières -l'écharpe du maire ou du commissaire, le sautoir du vénérable en loge maçonnique-. L'individu se dépouille de sa personnalité propre au profit de sa fonction et des privilèges qu'elle implique.

Le vêtement commun civil, qui parfois peut emprunter aux uniformes et habits de travail ou de fonction par dérision ou par respect, se plie aux convenances : que faut-il porter dans telle réunion, tel cocktail; à telle occasion faut-il ou non porter une cravate, un costume sombre de cérémonie ou une redingote? Pouvons-nous ou non aller travailler le vendredi dans des tenues plus décontractées? Le chargé de communication d'une entreprise ne porte pas une veste de même couleur ou de même coupe que son PDG.

Il ne reste pas moins la présence d'un "vestème". La couleur et la découpe du vêtement indique, par exemple la virginité des communicantes, des mariées ou des religieuses. Ce vêtement civil passe d'une indifférenciation neutralisante à une atomisation des classes sémiologiques : la longueur de la robe de soirée est variable, mais on peut imposer matières ou coupes.

Enfin, les éléments constitutifs d'un vêtement sont source d'émotion pour soi et pour les autres et ceci au-delà de l'esthétique pure, bien que le sentiment du beau contienne de profonds affects. Car le vêtement est signe de pouvoir ou, ce qui revient au même, de désir. Il vise selon les idéologies en cause, à valoriser ou à faire oublier le corps. Tantôt on cache ses défauts ou on les corrige comme dans le cas des épaulettes militaires ou des faux-culs des XVIII^e et XIX^e siècles, tantôt on le cache plus ou moins intégralement sous la toge du professeur ou du juge ou sous le voile de la femme musulmane, soit pour rendre son sens plus fort, soit pour le mettre mieux à l'écart ou à distance.

Le vêtement s'inscrit ainsi dans de multiples stratégies dont les lois somptuaires, depuis Charlemagne, illustrent trois motifs : politico-social, idéologico-religieux et économique. Ce type de loi a ordinairement échoué car partout on assiste à l'influence plus ou moins grande des pratiques des classes supérieures sur celles des plus basses. On en trouverait des exemples dans la diffusion de la botte royale ou dans celle des vêtements de sport devenus communs, même aux non sportifs. Ainsi les codes de base sont-ils toujours manipulés et deviennent-ils rapidement obsolètes du fait de la mode, qui est une fuite en avant. On sent bien qu'il y a un signe à décoder mais le récepteur n'est pas toujours à même de décider de l'interprétation d'un indice. Le rapport ici entre la réalité et l'idéologie oblige à ne pas prendre tous les discours à la lettre, sans compter les représentations inconscientes de l'acteur lui-même.

Il y a ainsi, grâce aux vêtements, deux manières de maîtriser le temps : soit en étant à la mode, donc toujours à l'avant-garde de la vague, soit en étant comme certains ordres de type religieux ou militaire dans l'invariance séculaire. On revient alors à une idée déjà évoquée dans la seconde partie, selon laquelle un costume n'est pas la simple juxtaposition des pièces décrites et décryptées séparément, en particulier en fonction de leur seule beauté, mais doit être perçu



Crâne surmodelé de Vanuatu (MEB).



Crâne déformé du Pérou, Museum d'Histoire Naturelle de Bordeaux.



Tatouage bordelais inspiré de motifs marquisiens (cliché M. Tattoo N'Family).

comme un système structuré où les relations entre les éléments instruisent plus que les éléments eux-mêmes. Il en est de même pour la nourriture ou l'habitation.

Le problème qui se pose dans la civilisation "occidentale" moderne est de savoir maintenant quelles formes d'*auto-représentation* de soi une société ou une communauté permet. Si dans le monde traditionnel le vêtement ne peut s'imputer à celui qui le porte, dans le monde contemporain, il est devenu plus ou moins un acte d'individualisation, perçu socialement comme une intention qui définit et sert à juger²⁵ celui qui l'a choisi.

En s'habillant, chacun de nous puise de manière personnelle dans un réservoir général de signes communs, du moins à tous ceux de son groupe, tout comme il choisit ses mots dans une langue préexistante. Ce choix permet sur le plan vestimentaire comme linguistique tous les écarts, toutes les transgressions délirantes : la création et la poésie sont à ce prix et sont comprises comme telles. L'ordre *cosmique*, toujours en recreation, s'incarne dans le *cosmétisme* qu'est le port d'un vêtement, d'un bijou ou d'une peinture corporelle.

A - Le corps premier support ou le vêtement permanent

Les décorations corporelles, y compris le maquillage que nos sociétés pratiquent, correspondent au-delà d'un embellissement auquel on peut être sensible à une pratique apparentée à la magie. D'ailleurs, les pouvoirs de l'embellissement appartiennent à cet ordre. Mais beaucoup d'autres fonctions peuvent s'y déceler, comme les liens de parenté.

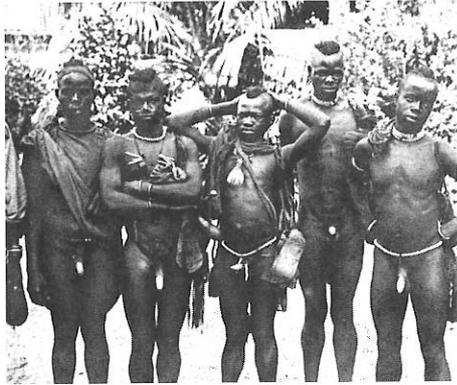
Les Indiens de l'Amérique du Nord éprouvaient de la honte à n'avoir pas leur visage peint. Ils se plaisaient à signaler leurs mérites guerriers sur leur face pour éviter d'être pris pour des lâches. En Amérique du Sud, les peintures mythiques servent à des initiations où les teintures répulsives employées sont en outre efficaces contre les insectes... Les cicatrices des scarifications -surtout pratiquées en Afrique, car étant donné la couleur de la peau les peintures auraient été peu perceptibles- renvoient à des classes d'âge, à des lignages, à une socialisation qui peut aussi prendre sens dans des jeux érotiques. Le tatouage est une pratique universelle au contenu pluri-sémantique. Il a cependant surpris le regard des premiers voyageurs aux îles Marquises, où il était particulièrement bien représenté, au point de croire les indigènes vêtus de dentelles...

Par contre, dans nos sociétés européennes où le tatouage a été perçu autrefois comme une marque d'infamie, il se rallie à la sphère de l'ornementation de même que le *body painting* joue sur cette mode où le corps devient le support d'une création facilitant l'occultation de la peau primitive.

On peut constater de nos jours, à tort ou à raison, qu'une logique de l'hétérogénéité permettant d'atteindre l'autre se heurte aux discours qui organisent le rapport à autrui. Ces discours ne fonctionnent que sur une logique de l'identité. La différence n'est plus alors qu'une identité refusée. Ce qui est vrai du corps l'est tout autant du corps vêtu. Dans ce cadre, la peau apparaît bien comme le support d'un discours symbolique entre moi et l'autre, mélange de discours social et d'affleurements pulsionnels. Dans des sociétés traditionnelles, ou celles

25. Cf. Simmel G., "Zur Psychologie der Mode" (p.132), La mode "répond au besoin d'une participation sociale dans la mesure où elle est imitation... d'autre part elle satisfait aussi un besoin de distinction".

26. C'est cette exhibition qui semblait regretter une marquise qui, ayant subi l'émigration durant la période révolutionnaire, découvrit, désappointée, à son retour, sous la Restauration, que le monde avait changé et que les hommes ne portaient plus de culotte : "Avec les pantalons, on ne sait plus ce que les hommes pensent".



Étui pénien des Coniagués (Guinée) - (MEB).



Couple camaque de Bourrail, Nouvelle-Calédonie. L'étui pénien océanien est plus objet d'ostentation que de protection (cliché Raché, collection Ch. Maurel).

non-moins traditionnelles des "hippies", la peinture sur le corps, les tatouages, les scarifications, le piercing sont des voies de mise en place du prestige et de la séduction dans un cadre socialement "domestiqué". Le baptême, plus spiritualisé, appartient à ce groupe de techniques de captation des forces mystérieuses, véritable "sceau de l'esprit" selon Saint Paul, qui prolonge d'autres sceaux plus visibles matériellement. Tantôt on en appelle aux dieux et aux anges, tantôt aux forces de la sur-nature.

On peut remarquer que l'ordre culturel en place n'exige pas que l'homme investisse autant que la femme sur ses inscriptions corporelles. Certains beaux esprits iraient jusqu'à dire qu'il leur suffit de montrer ou d'évoquer leur pénis²⁶ -parfois retenu par une simple corde à la taille comme dans les sociétés d'Amazonie, parfois dans des étuis plus ou moins importants où il n'est pas caché, mais bien exposé tout en développant une protection mi-physique, mi-magique-. Ils ajouteraient que dans ce même ordre culturel, l'image de la femme doit être marquée et remarquée, d'où peut-être le sur-investissement dont elle fait l'objet en matière de maquillage et de peinture sur "soi" ou de soins accordés à la recherche vestimentaire.

De la tête aux pieds, le corps est remodelé. Cette culture, sculpture des apparences, dépasse un ordre humain pour autoriser la communication, par le truchement de l'imaginaire, entre le spirituel et le matériel.

Dans la région de Toulouse comme au Pérou, les crânes ont été déformés dès la naissance à des fins de reconnaissance, de magie, et plus prosaïquement, de beauté. Par contre au Vanuatu²⁷, les crânes surmodelés²⁸ après décès sont une pratique limitée au sud de Malakula. Ce surmodelage n'utilisait pas la glaise mais une pâte végétale à base de sciure de liane, de racine de fougère arborescente et de sève d'arbre à pain. On les individualisait au moyen de signes distinctifs tant sur le plan de la ressemblance que celui des grades que le défunt avait acquis. Les cheveux étaient recouverts de toiles d'araignées. Le cadavre était mis sur une plate-forme et quand la tête s'en détachait au bout d'une saison

d'igname, on l'enterrait pour qu'il soit nettoyé dans une fourmilière où il s'humidifiait. On le décorait ensuite en fonction du dernier grade obtenu²⁹ avant la mort, dans la société de grades du namanggi pour les hommes, du namanggitenges pour les femmes; ainsi de nombreuses années plus tard était-il possible de différencier les crânes des femmes de ceux des hommes, tous étant conservés dans la case sacrée des ancêtres (hommes). Ils y restaient une génération. Pour les hommes, cinq ans après la mort, au cours d'un nouveau rituel, le crâne pouvait être placé sur un mannequin surmodelé, grandeur nature, appelé rambaramb, façon locale de faire revivre le mort (J-M.C.). Quand cette effigie disparaissait, les têtes des personnalités les plus importantes étaient placées dans la toiture de la maison des hommes. Quand le surmodelage lui-même se décomposait, les restes du crâne étaient joints aux autres ossements dans un lieu sacré, le nembrbrkon. Ce rituel appelé "natamastamb" (na-tamas : "l'esprit", itamb : "toujours") fait partie intégrante du culte des ancêtres. La récupération du crâne et le surmodelage maintiennent le mort pour quelques années, voire une génération, dans le monde des vivants et lui facilitent le passage définitif vers le monde des ancêtres. Cette période transitoire permet la réincarnation par l'intermédiaire d'un jeune qui va reprendre les uns après les autres les noms des titres coutumiers du défunt (J-M.C.).

27. Cf. : - Deacon A.B., Malakula. "A vanishing People in the New Hebrides", C.H.Wedgwood (éd.), Londres, 1934.

- Guiart J., "La mort en Océanie, les hommes et la mort. Rituels funéraires à travers le monde", Paris, 1979.

- Speiser F., "Ethnology of Vanuatu. An early Twentieth Century Study" (1923), 1991 (trad. D.Q. Stephenson).

28. Les indications qui suivent nous ont été amicalement communiquées par Charpentier J.M., ethnolinguiste au CNRS, spécialiste de cette région.

29. En un sens, la peinture fait l'homme.

De manière générale, on peut dire que la toilette funéraire a toujours eu partout une réelle importance. On peut la considérer comme le sens ultime conféré à toutes les toilettes successives, comme si le sens final du vêtir se trouvait dans le cadavre. Madagascar en offre un exemple particulièrement remarquable avec le *famadihana* qui exige de "réhabiliter" les morts périodiquement dans de nouveaux suaires, les *lamba-mena* qui peuvent servir aussi de parures profanes. Dans ce "réhabillement" du cadavre, il y a plus que l'intention de faire disparaître une impureté, puisque c'est ensuite un squelette qu'on "équipe" ainsi pour se présenter devant les ancêtres ou les dieux, c'est-à-dire quasiment un corps mystique. Ainsi revêtu, le corps du mort poursuit son destin en prêtant des signifiants aux différents discours des vivants. La présentation des reliques des Saints dans la mystique catholique dont les églises de Naples offrent un exemple saisissant, joue un rôle comparable.

À l'autre extrémité du corps, le pied peut faire aussi l'objet d'une inscription "mutilante" qui "habille" le pied naturel. C'était le cas précisément en Chine³⁰, mais la façon dont les chaussures ont déformé les pieds de nos ancêtres ou de nos contemporains n'en est pas très éloignée.

Deux types d'opérations conduisent au petit pied : dans un premier temps, on se contentait de rétrécir l'avant-pied en enroulant de plus en plus fortement les quatre derniers métacarpiens sur le premier après les avoir ramenés sous la plante du pied, puis, dans un second temps, on raccourcissait le pied en exagérant la voûte plantaire. Pour ce faire, on "cassait" le pied en bandant un demi-cylindre avec le tarse antérieur ou en appuyant fortement sur la partie intérieure de ce demi-cylindre. On peut, avec le docteur Chippaux, considérer plusieurs interprétations. L'une d'entre elles renvoie au fétichisme du pied, substitut du sexe. Cette thèse se trouve confortée par le fait que d'un point de vue morphologique, l'atrophie du mollet et la marche avec un genou peu fléchi entraînent un développement du bassin et des muscles de la face interne des cuisses, les *custodes virginitatis*, et favorisent le resserrement des *locata secreta*. Quoi qu'il en soit, le pied fut un moyen pour exprimer la pudeur féminine : on le cache, on n'en parle pas en public, on le débande en secret. Quand les parents discutaient de la dot de leurs enfants à marier, ils apportaient à l'appui de leur demande la chaussure de la jeune fille : plus le soulier était petit, plus grosse devait être la dot. Il existe aussi toute une littérature poétique qui désigne le pied par la métaphore du lotus d'or (*khin lien*), tandis que les orteils sont comparés à des pousses de bambou, à des crochets ou à des vrilles de lotus (*khin kao*). Une autre thèse s'appuie plutôt sur des considérations mythico-religieuses. Dans la vision cosmologique chinoise, les deux principes complémentaires, le *yin* et le *yang*, sont reliés chacun à une constellation d'êtres et d'objets. Le *yang*, principe mâle, est chaleur, activité, expansion, soleil, ciel, tandis que le *yin*, principe femelle, est humidité, ombre, froid, rétraction, terre, lune.

La déformation du pied peut être reliée à de tels groupements où, par exemple, la femme, la lune et le pied "consonent". Cette analogie entre la femme et la lune n'est d'ailleurs pas limitée comme chez nous à la longueur de leur cycle, mais repose en outre sur la forme du croissant de lune à laquelle le pied doit se conformer le mieux qu'il peut pour que règne l'harmonie du monde.

30. Cf. : - Dr Chippaux C. : "Du petit pied de la Chinoise", *Bulletin de la Société des Études indo-chinoises*, 1^{er} trimestre 1950, vol. 25, n°1.

- Granet : *La pensée chinoise, Évolution de l'humanité*, 1934.

- Verdelle : "Les lotus d'or ou les petits pieds des Chinoises", *Bulletin de la société des Études indo-chinoises*, n°69, 1928.

- Vu'ong-Hong-Sen : "Autour du petit pied de la Chinoise", *Bulletin de la Société des Études indo-chinoises*, 3^e trimestre 1950, vol. 25, n°9.

Dr Matignon : "À propos d'un pied de Chinoise", *Archives d'anthropologie criminelle*, 1895.

31. Cf. Leroy A., *Recherche sur les habillements des femmes et des enfants*, (chap.V), Paris, 1777.



Femme se libérant de son soutien-gorge (cliché M. Rivière).

B - Le vêtement contraignant

*Nos habits sont de fer*³¹. Ils le sont parce que des considérations morales les y obligent et parce qu'ensuite ils peuvent être récupérés sur un mode plus proprement masochiste. En effet, on s'est souvent plu, et l'on se plaît encore à voir dans les vêtements le reflet d'une personnalité de nature spirituelle³². Mais l'image de Dieu est souvent brouillée : l'usage de l'haire et de la discipline conçus pour se préparer à recevoir les émanations de l'amour sacré tombe parfois dans des amours plus profanes, sans compter que toute "libération" appelle l'enfermement et vice-versa.

On se bornera ici à évoquer quelques icônes présentées dans l'exposition et dont les déclinaisons permettent certaines réflexions anthropologiques.

1- *Le corset*. Son histoire est fort longue. Une de ses premières formes a été la basquine qui effaçait le buste en soutenant les seins. Selon les modes, il augmentait sa place ou la diminuait³³. Les innombrables noms dont on l'affubla attestent de la variété des attitudes et des comportements qu'il suscitait : "Boute-en-train", "Tatez-y", "Cuirasses civiles", "Divorce" (car il sépare les seins) ou encore pour les prédicateurs : "Bricoles infernales". Pour d'autres, plus réalistes, comme Chapus³⁴ : *Une femme en corset est un mensonge, une fiction, mais pour nous autres cette fiction est mieux que la réalité*. Avant l'entrée en scène du soutien-gorge, on disait de lui à propos des seins qu'il *contient les forts, soutient les faibles et ramène les égarés*. Lié dans notre esprit aux canons du XIX^e siècle, on connaît sa résurgence dans les cabarets montmartrois, puis dans les sex-shops où sa "charge" érotique joue encore pour certains fétichistes.

2- On peut attribuer un destin comparable aux *cols durs et manchettes* amidonnées de nos grands-pères et à leur transformation en minerve et bracelets de contention dans les pantomimes sexuelles des "back-rooms" ou ailleurs.

3- Est-il une image du vêtement libéré plus forte que celle du *jean*? Or, très souvent moulant, difficile à mettre en place, il reste peu confortable et donne une fausse idée de la liberté. Ses contraintes peuvent atteindre un stade pathologique³⁵. Son étroitesse, les frictions qu'il entraîne, les traitements chimiques subis par le tissu et surtout le nickel des boutons réagissant à la sueur, causent des dermatites, des eczémas, des folliculites, des cystites chroniques, des infections à *candida albicans*, et même dans certains cas, des possibles stérilités.

4- Avec le soutien-gorge, le kilt et les "dessous", d'autres problématiques et d'autres idéologies sont en jeu.

Les représentations traditionnelles du "sauvage" insistent sur sa nudité et en particulier celle de la poitrine féminine. Durant le règne du corset, point n'était besoin de soutien-gorge. Mais avec son déclin au début du XX^e siècle, la gaine souple qui le remplace ne monte pas plus haut que la taille et ne descend pas plus bas que l'aîne. Pour corriger ce que certains appelaient les "erreurs de la nature" révélées lors de la disparition du bustier, la maison Cadolle inventa, en 1889, le soutien-gorge, remplaçant lui-même la brassière. Il se portait d'abord sur la chemise, puis ensuite à même la peau. Il semble cependant à en croire certaines mosaïques en Sicile, datant du IV^e siècle après J.C., que les baigneuses romaines portaient déjà des "bikinis".

32. Cf. Érasme : "C'est le corps du corps et (il) donne une idée des dispositions de l'âme".

Cf. Aussi de la Salle J.B. : "La négligence dans les habits est une marque qu'on ne fait pas assez attention à Dieu... elle fait connaître qu'on n'a pas de respect pour son propre corps qu'on doit cependant honorer comme le temple animé du St Esprit et le Tabernacle où Jésus Christ a la bonté de vouloir bien se reposer longtemps". *Les règles de la bienséance et de la civilité chrétienne*, (p. 61-62), Reims, éd. Florentine, 1703.

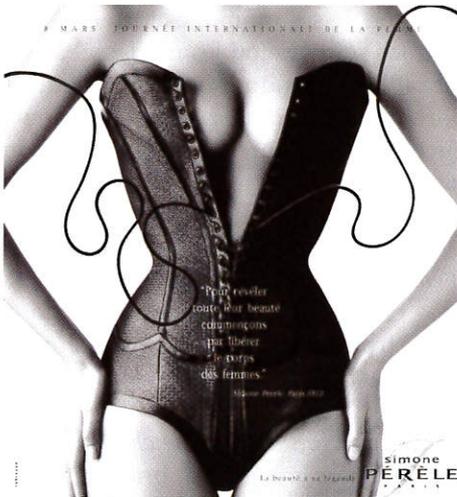
33. C'est ainsi qu'il y a encore peu, il pouvait se réduire à un porte-jarretelles et à un bustier après avoir été le carcan que l'on sait, qui faisait s'évanouir nos grands-mères devenues rachitiques et phthisiques.

34. Cf. Chapus E., *Manuel de l'homme et de la femme comme il faut*, (p. 63), Levy, 1862.

35. Cf. Gauthier Y. : *The importance of Koebner's phenomenon in the induction of vitiligo*, 5 (p. 704-708) *Dermatal*, 1995.



Jeux nautiques en « bikini » en Sicile, mosaïque romaine IV^e siècle après J.C. (cliché Holmes-Lebel, éd. Solar).



Affiche de la marque Simone Pérèle (cliché Simone Pérèle)



Corset 1880 et corset fétichiste (cliché de l'Université de Bordeaux II)

Après avoir appris à se vêtir, on a appris à se dévêtir. Mai 68 accéléra un retour au rousseauisme, au culte de la nature pour se libérer de préjugés socio-culturels trop puritains et de la redéfinition des rôles dans les genres sexuels, en particulier sous l'influence d'un certain féminisme. Beaucoup de soutiens-gorges y trouvèrent leur fin, jetés aux orties. La mode des présentations de mannequins sans cet appareil et offrant à la vue les seins à peine voilés entretient cette tendance. La marque Simone Pérèle, spécialiste de lingerie fine, a même profité de la Journée Internationale de la Femme pour inviter celle-ci à "délacer" son corset sous le slogan : *pour révéler toute leur beauté commençons par libérer le corps des femmes*. C'est l'aboutissement d'une certaine représentation de la nature dont nous nous serions malencontreusement séparés. Le vêtement, ou ce qu'il en reste, doit servir à la régénération morale de l'espèce en comblant l'écart créé par la modernité entre l'être et sa vérité profonde. Le col se libère de la cravate, la bretelle remplace la ceinture, les jambes perdent leurs jarrettières, les survêtements du week-end soulagent du complet trois pièces des hommes d'affaires.

Quant au kilt, il est censé conférer un statut supérieur à celui qui le porte. *Un homme en kilt en vaut un et demi*. Il connote une puissance militaire indéniable puisque son usage fut interdit après la défaite de Bonnie Prince Charlie. Ce vêtement devenu symbole de l'habit national écossais fut longtemps confiné aux Highlands, mais de nos jours tous ceux qui se réclament peu ou prou de l'Écosse peuvent le porter. On lui attribue une bonne adaptation au climat et au terrain écossais : liberté de mouvement et chaleur. Mouillé, il sèche rapidement. Sans poches, il se complète du *sporrán*, la bourse, dont il est à noter sur un plan anato-psychanalytique qu'elle se place sur les bourses. D'autres éléments, hors le *plaid*, sont caractéristiques comme le jabot, les souliers aux boucles d'argent, le bonnet "Balmoral" qui arbore des badges d'identification claniques très codés. On aura noté qu'il n'est jamais utilisé par les femmes. Les hygiénistes, insistant sur le fait qu'il se porte sans la culotte qui comprime les testicules, y voient un gage d'heureuse fécondité. Cette thèse positiviste rencontre cette idée déjà ancienne selon laquelle le corps exige des volumes où circulent des fluides. La stagnation étant l'image de la mort, les vêtements étroits sont proscrits. Là encore le mot d'ordre est "laisser faire la nature" surtout en ce qui concerne la procréation. Clairian, dans cette mouvance, veut déculotter les populations masculines et veut mettre tous les hommes en kilt, *car les peuples sans culotte ont les organes de la génération plus développés*³⁶. On peut achever ce court panorama des libérations ou des pseudo-libérations par le vêtement en évoquant l'évolution des sous-vêtements, plus particulièrement féminins. On sait que le port des dessous est récent. Longtemps ils ont été rares et en usage simplement pour le confort de certaines frileuses ou de femmes désireuses de monter à cheval ou de s'exhiber en danseuse. Sous ce vide propice, se dévoile une conception du corps et des relations sexuelles.

Sous le jupon, l'air libre et sous la culotte, les armes du libertinage prêtes à l'action; la vertu est à la merci d'un coup de vent ou d'une chute. Ce n'est que plus tard qu'interviendra une autre conception de la famille et de la médicalisation du corps qui fera tout changer. Il n'en reste pas moins que le pantalon fendu de nos grands-mères fera lui aussi les beaux jours du *French Cancan* avant de trouver un emploi dérivé sous la forme des slips de sex-shop. L'ornemental l'emporte encore ici, comme souvent en fait de vêtement, sur le fonctionnel -bien qu'il faudrait ici

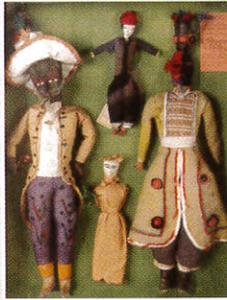
36. Cf. Clairian L.J., "Recherches et considérations médicales sur les vêtements des hommes, particulièrement sur les culottes", (p. 20), Paris, an IX.



Kilt écossais (clichés MEB) - (collection Musselwhite).



Poupée Mattel -Barbie



Poupées de mode Bolivie



Poupées de mode du Liban (clichés MEB).



Deux dessins de mode 1920-1930 (collection M. Lefevre).

s'entendre sur le sens du fonctionnel...- comme c'est le cas du slip de bain des Cariocas, réduit au minimum, string appelé pour cela "fil dentaire" au Brésil. Quoi qu'on puisse en penser, même sous ces formes extrêmes, le vêtement sublime les tendances à l'exhibition.

Ce mouvement n'est point cependant uniforme comme on s'en est rendu compte avec *le bermuda de la discorde* qui pose la question du savoir si le pantalon est une valeur fondamentale? Sans doute non si on regarde les conséquences de la libération des mœurs confortée depuis Mai 68! Pourtant tout n'est pas si simple puisqu'un arrêt du Conseil des Prud'hommes de Rouen datant du 30 Août 2001 semble accorder à un entrepreneur (en l'occurrence la SAGEM) le droit de fixer au nom de la liberté économique des règles de conduite vestimentaire au détriment de la liberté sociale d'un salarié. Les faits sont simples : un jour de canicule, un jeune technicien -sans contact avec le public- a décidé de porter un bermuda au travail et a été licencié pour ce motif.

Tout se passe comme si les us et coutumes de l'entreprise, c'est-à-dire ce qu'elle estime être ses "valeurs fondamentales", primaient le droit de se vêtir comme bon nous semble. Cela atteste d'un recul considérable par rapport aux acquis "révolutionnaires" si on se réfère au décret du 8 brumaire an II (29 oct. 1793) : *Nulle personne de l'un et l'autre sexe ne pourra contraindre aucun citoyen à se vêtir d'une façon particulière, sous peine d'être considérée et traitée comme suspecte et poursuivie comme perturbateur du repos public : chacun est libre de porter tel vêtement ou ajustement de son sexe qui lui convient.*

O, tempora, o, mores! Il est donc bon de savoir qu'un employé doit non seulement montrer son savoir-faire, mais aussi un savoir-être ou un savoir-vivre. Principe implicite hier, devenu explicite aujourd'hui! Non seulement, il faut s'adapter aux techniques d'une entreprise pour être performant, mais aussi à sa morale en vue de protéger une certaine idée de la cohérence normative sociale, gage d'une bonne production... Si une évolution en la matière doit advenir, ce ne saurait être du fait de la volonté ou du désir d'un salarié...

Nouveauté du droit social qui s'immisce dans ce qui ne semblait pas *a priori* concerner autrui. On pourra constater plaisamment avec l'intéressé une certaine discrimination sexuelle, en dépit du nombre croissant de vêtements unisexes portés, puisqu'il semble que les femmes bénéficient en matière de bermuda et de pantalons d'une plus grande tolérance. Effet sans doute positif du féminisme ambiant, la situation quant aux vêtements n'est pas identique entre les sexes. L'intéressé qui, dans d'autres cas, aurait pu invoquer des discriminations liées à ses opinions politiques ou religieuses ou à son statut racial, n'est pas autorisé à invoquer le droit de s'habiller comme il l'entend. Il est vrai que certaines entreprises ont déjà régulé les pauses, pourquoi pas le port du bermuda!

On peut rappeler à cet égard à titre de réflexion les propos humoristiques de la présidente du tribunal d'instance appelée à départager les voix du Conseil Prud'hommal : *La presse nous a largement inondés de photos de notre Président de la République et du Premier Ministre en bermuda... on peut supposer que cela doit revêtir une certaine décence.*

C - Les chemins de l'affirmation du soi social et individuel

1 - La mode

Nul ne conteste plus le pouvoir de la mode. Même ceux qui s'en défendent le plus doivent lui céder le pas, tout comme il serait ridicule de parler le langage de Racine dans des réunions mondaines. Le vêtement sert à la mise en scène d'un pouvoir : faire tailler ses blue-jeans chez un grand faiseur est un signe de suprême distinction. La mode fixe quant à elle, pour un temps mesuré, le canon auquel chacun selon ses moyens doit se rallier. Ainsi en est-il du vêtement B.C.B.G. de la bordelaise que nous avons exposé et qui pourrait se décliner sous un certain nombre de variantes renvoyant toutes à la même structure : élégance, classicisme, refus de l'excès, etc. La marque Sonia Rykiel a utilisé les coutures apparentes non comme une incongruité, mais comme un signe d'excellence dans la distinction et de "marque de fabrique". On peut rappeler à ce propos que la question de l'endroit et de l'envers ne se pose pas quand il s'agit de pièces à draper issues directement du métier à tisser. En ce qui concerne les vêtements cousus, il importe en général que l'endroit soit à l'endroit et l'envers à l'envers, sauf dans certains cas. Traditionnellement on portait un vêtement à l'envers en signe de deuil (le monde à l'envers) ou pour des motifs magiques. En effet, un tel vêtement est censé porter chance et conjurer les mauvais sorts. Selon les régions, il ne faut pas le remettre à l'endroit immédiatement sous peine de malheur.

Un des moyens de diffusion de la mode avant l'arrivée des journaux du même nom et de leurs gravures, a été la confection des poupées habillées selon les canons du moment et ce, depuis Catherine de Médicis. Ainsi les élites étaient-elles informées des dernières productions des cours italiennes, anglaises, françaises adressées par leurs ambassades. On en offrait en cadeau de mariage, on les montrait dans des cabinets de curiosités. Les Précieuses exposaient des mannequins de cire, de bois, de porcelaine dont elles changeaient les vêtements selon les saisons. Ainsi à l'époque des Lumières, les innovations du Faubourg Saint Honoré atteignaient-elles la Turquie, Saint Petersburg, l'Allemagne et jusqu'au Nouveau Monde. Cet aspect des choses s'est maintenu avec les poupées dites folkloriques et se renouvelle grâce à des entreprises spécialisées comme Mattel-Barbie, présentes sur le marché du jouet et celui de la mode pour développer cet intérêt dès le plus jeune âge. On en connaît l'importance puisque chez les adolescents et les pré-adolescents, le soin vestimentaire est le premier objet de dépenses personnelles.

À cet égard, on peut parler de la poupée Barbie³⁷, "phénomène de société". Née en 1959, elle reçut le concours de grands couturiers et créateurs pour l'habiller, la coiffer, la maquiller. À travers ses collections de vêtements, les petites filles et leurs mères "apprennent" la mode. L'anthropologie y repère des témoins des mœurs de l'époque que souvent d'ailleurs Barbie anticipe et prépare : la sophistication des années 60-70, la libération des années 70-80, l'ouverture néo-classique des années 80-90 et le cocooning des années 2000.

Femme sexy, désinvolte et moderne, elle est l'incarnation d'un certain rêve social, elle est presque un "archétype". Au cours de son évolution, pour mieux coller à l'idée de la famille *made in USA*, elle s'adjoint Ken, son chevalier servant, puis Midge, sa meilleure amie, tandis que la rejoignent Skipper, sa sœur et toute une kyrielle d'amis. Comme tout un chacun, elle fait du sport, danse, part en vacances, travaille. Les époques *Beatles*, *Yé-Yé*, *Twist* marquent ses apparences, tout comme la mini-jupe. Le débat politique n'est point absent de ses préoccupations

37. Cf. Hanquez-Maincent F. : *Barbie, poupée totem*, éd. Autrement, n° 180, série Mutations, 1998.

puisque Francie, puis Christie, poupées noires, rentrent dans le cercle des intimes au moment où racistes et non racistes s'affrontent encore aux USA. La Barbie des années post-soixante-huitardes suit la libération des mœurs de cette époque contemporaine de la guerre du Viêt-Nam, du Watergate : patchworks, bijoux ethniques, *tee-shirts*, le tout déjà sans soutien-gorge... Enfin dans les dernières années du siècle qui vient de s'achever, Barbie est bien dans le vent d'une certaine féminité, sinon d'un certain féminisme : comme quelques-unes de ses sœurs, "elle veut tout". À la fois conformiste et émancipée, femme classique et "vamp", elle représente l'image de la super-femme qui forme le corps et l'esprit de nos jeunes enfants.

Chaque mode caractérise l'époque où elle apparaît sous une forme un tant soit peu explosive. La mode Zazou s'insurge contre l'austérité imposée par l'Occupation. Après-guerre, le bourgeois intellectuel adopte le pull à col roulé pour faire anti-bourgeois en contestant veston et cravate. C'est aussi plus romantique, dans la lignée des films où joue Jean Marais. Mais ce faisant, il recrée seulement une autre représentation de sa caste. Les adolescents aux USA, à la période hippie, adoptent le *poncho* des pays sous-développés ou la *djellaba* des pays arabes pour protester contre les profits capitalistes dans ces régions. Ils réutilisent les treillis de l'armée, voire les drapeaux nationaux, ravalant à de simples valeurs d'usage dénaturé les "défroques" d'un monde qu'ils rejettent. Ils agiront de même avec les symboles issus des uniformes nazis. Les chasseurs, quant à eux, en adoptant les tenues "léopard", restent à la limite du mythe du héros armé.

Ce qu'on appelle la mode de l'anti-mode, c'est-à-dire le retour au tissu "naturel", laine, coton, cuir, se veut avant tout un rejet du vêtement-marchandise, qui se prolonge dans l'achat de vêtements d'occasion ou de rebut avec une prédilection pour les habits des grands-parents. Elle est liée profondément à la recherche d'un système social fondé sur l'amour, l'amitié, le désir, la solidarité par-delà l'économie et l'exploitation de l'homme par l'homme.

On peut par ailleurs comprendre que les jeunes filles aient tant apprécié les mini-jupes comme pour refuser l'âge et les vilaines jambes. On ne porte plus de soutien-gorge et les chemisiers sont transparents, moins par érotisme que pour défier une société qui se sent vieillir et tente de réagir. Ce dé-codage vestimentaire a bien sûr été récupéré par la haute couture qui, prenant le train en marche pour rester maîtresse de la mode, autorise la coexistence de tous les styles, annule tous les tabous pour faire croire à chacun qu'il est à même de réinventer son code. En fait ce qui se manifeste le plus, ce sont les puissances d'argent qui imposent leurs "marques" sur les *tee-shirts*, les polos, les chaussures de sport... Et ce sont les classes les plus défavorisées ou les plus marginalisées qui se retrouvent doublement exploitées.

2 - Le champ des affirmations au premier degré

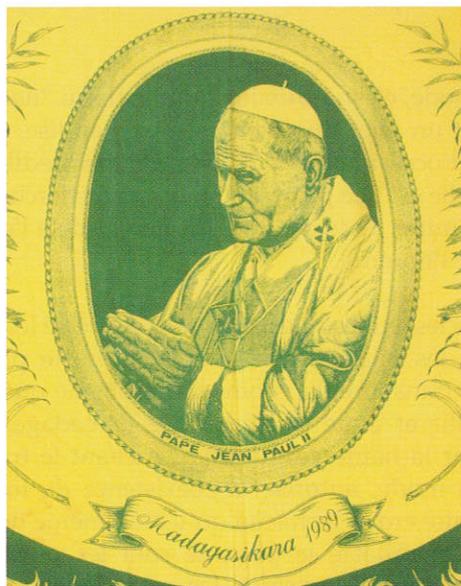
Il est des affirmations tout à fait classiques : un bonnet de baptême, une robe de communiant, un voile de femme musulmane, celui de sœur Térésa ou des Trappistines d'Auros, la robe du professeur ou du juge sont parlants. On connaît les avatars des jugements portés sur le voile, en dehors de tout contexte historique. Il tire sans doute son origine du Moyen-Orient où, couvrant la tête et le



Robe Hijab (Maghreb) - (collection Association des Musulmans de la Gironde)

Robe et scapulaire de Trappistine, (collection communauté du Rivet) cliché MEB.

48



Lambahoany malgache avec effigie du Pape à l'occasion de sa venue à Madagascar (cliché MEB).

visage, il faisait partie du vêtement qui habillait tout le corps. Les femmes y dissimulent leur visage non seulement dans la rue, mais également en présence d'étrangers chez elles. Ses décors, ses formes et dimensions ont beaucoup varié. Depuis le IX^e siècle, le voile blanc, symbole de pureté, devient l'indispensable ornement de la mariée chrétienne, le voile noir celui du deuil. Au Moyen-Âge, les femmes portèrent des voiles à leur hennin et les hommes à leur chapeau; ils pouvaient être parfumés. Il se maintient en Espagne sous la forme de la mantille de dentelle noire, quand le bonnet de la paysanne disparut. Au XIX^e siècle, les voilages de tulle constituèrent la partie essentielle des robes de cérémonie et de mariage. Jusqu'au début de la première guerre mondiale, des voilettes étaient attachées au bord du chapeau pour couvrir tout ou une partie du visage selon la mode particulière de l'année. La question qu'on se pose est de savoir si ce voile atteste de l'insignifiance de la femme ou l'inverse! Les réponses données par les intéressées sont elles-mêmes très diverses.

Chez les Trappistines d'Auros le voile noir symbolise la virginité alors que les novices portent le voile blanc. Leur robe blanche traduit la lumière qui les éclaire. Leur scapulaire, à l'origine un tablier, garde toujours le sens du travail mais appliqué au domaine spirituel de la conversion du monde et du travail sur soi. La ceinture de cuir évoque le lien permanent de leur engagement. Le voile des religieuses chrétiennes a varié au cours des siècles selon qu'il s'agit des Contemplatives cloîtrées qui le font tomber sur le visage lors de la communion, de la prière, ou au parler, ou des non recluses dont il ne recouvre plus que les cheveux et les épaules. Il signifie "mort au monde". Cette mort au monde, du moins dans les prières d'imposition du voile avant le Concile du Vatican II, était évoquée dans certains Recueils de prières à l'usage des congrégations religieuses (1957) au moment où la novice reçoit le voile blanc : *Ah! Que je veux renoncer à tous les vains contentements du monde* et au moment de revêtir le voile noir à l'occasion des vœux définitifs : *Voici le suaire revêtu au jour de ma profession parce que je dois mourir au monde et à moi-même.*

Cette tradition trouve son écho dans toute la littérature religieuse. Il suffit peut-être de rappeler ce texte de Bourdaloue³⁸ : *En se couvrant du voile, une vierge chrétienne fait une protestation authentique et solennelle de la résolution où elle est de fermer désormais les yeux à tous les objets terrestres et profanes, d'étouffer en elle les deux désirs les plus pernicious et néanmoins les plus ordinaires : celui de voir et d'être vu.* Elle trouve un appui reconfortant dans l'idée que Jésus, le divin époux, a lui-même au moment de sa passion eu le visage recouvert d'un linge par les soldats.

En règle générale, quand l'érogène du corps est réprimé, le voile prend valeur de chasteté (cette femme n'est pas pour notre groupe) ou signe de propriété (elle n'est pas de notre groupe). Le plus souvent, c'est une distinction sociale. C'est pourquoi dans le recueil des Lois d'Assur, les esclaves sortant sans leur maîtresse et les prostituées se voient interdire le port du voile sous peine de graves sanctions. Ainsi le voile, signe d'asignifiance pour la femme libre, est signe d'insignifiance pour l'esclave ou la prostituée. La première garde son non-dit, les secondes n'en ont point.

38. Bourdaloue : *Pensées sur l'habit religieux.*

Tertullien, bien avant l'arrivée de l'Islam et de Mahomet, recommande aux jeunes chrétiennes³⁹ de porter le voile à l'exemple des arabes plutôt que de se prostituer aux regards. Par ailleurs, beaucoup de pays qui ne sont plus musulmans ont conservé l'usage du voile (Sud de l'Espagne, Portugal, Europe centrale). Le monde juif recommande l'usage du voile, en particulier au moment du mariage. Conçu alors comme assignation, le voile manifeste le refus de signifier pour l'autre. C'est aussi le cas de Moïse qui voile son visage⁴⁰ après sa rencontre avec Dieu.

Chez les Touaregs, les hommes se voilent la bouche et la manière d'utiliser le voile affiche leur prestige et leur statut, conférant à un adulte mâle une parole qui tire son origine d'un au-delà : il n'est plus *infans*. De même, la vestale romaine voilée de blanc, en charge du foyer central de la Cité, se place hors du discours profane pour assurer le sens ultime du monde. Le voile a pu être aussi, par ce biais, un moyen utilisé dans les pays du Maghreb⁴¹ -outre le refus de participer aux significations communes-, de manifester le refus d'entrer dans le système colonialiste. Les élites féministes de ces pays du Tiers-Monde qui de nos jours le rejettent, risquent peut-être de tomber dans les ouvertures cachées du capitalisme international où rien n'est innocent et sans ambiguïté.

L'intérêt anthropologique de l'étude du voile permet au-delà de la multiplicité de ses fonctions (virginité de la jeune fille, propriété maritale, mise à l'écart du prêtre ou de la prêtresse, de la veuve, affirmation du droit de se dissimuler et de contester) sa mise en rapport avec le masque. Tous les deux permettent d'expérimenter en soi *l'autre* dans une sorte de psychose.

La toge du professeur peut se concevoir aussi comme un voile, comme si le savoir avait besoin d'apparaître hors des contingences corporelles. Dès le XII^e siècle, le Pape réagissant contre l'usage du vêtement court, reconnaît et recommande aux personnels des Universités le droit de porter la robe longue comme tenue solennelle pour l'enseignement, les examens et tout autre acte public, ainsi que la chape et le chaperon garni de fourrure qui sera porté ensuite sur l'épaule gauche, et l'épitoge. Le drapé semble donc mieux convenir que l'ajusté. La richesse du vêtement, la nature des fourrures utilisées sont solidaires, comme ailleurs, de la hiérarchie dans le savoir. La trame des discours universitaires est alors génératrice simultanément de celle de ses costumes. Les honneurs s'y déclinent selon les Facultés et les grades atteints selon des décors qui perdurent encore. Se parer reste bien là aussi un moyen parmi d'autres de se séparer.

Sur un plan plus exotique, mais identique, les pagnes africains exposent également leurs messages amoureux ou politiques. Ainsi à Madagascar, les *lambahonny* (le tissu-pour-quelqu'un) peuvent aussi bien imprimer, à l'occasion de son voyage, la figure du Pape qui ira orner les fesses de ses ouailles, que des messages d'amour : *Reviens vite, chérie, Mon amour n'est pas un jeu, Amour unique, En rompant avec l'une, je n'arrive pas à oublier l'autre*, des messages politiques : *Un élan collectif pour le vingt-cinquième anniversaire de l'Indépendance*, voire des messages philosophiques : *Le vrai bonheur reste dans l'art de réconcilier deux adversaires*.

La mode est donc devenue un moyen de lancer des mots d'ordre. On connaît les différents plaidoyers de Benetton, en particulier contre la peine de mort. La société conformiste a pu se sentir menacée par le *punk* ou le *grundge*.

39. De *Virginibus velandis C.*, 2 et 17.

40. Exode, 34, 30-35.

41. Cf. Boutira E. : *Voile, Maghreb, aniou* (p 25-33) in *Cahiers Ethnologiques* n°15 - 1983.



Un tee-shirt, avec un discours humanitaire et médical (Réalisation J. Beylot, MEB).

Cependant, ce qui était autrefois un engagement personnel ou collectif est devenu le fait de l'entreprise elle-même ou du publiciste qui y travaille -on songe ici à Rei Kawakubo faisant défiler ses mannequins, crânes rasés, habillés en juifs des camps pour commémorer, à sa façon, l'Holocauste-. La religion a inspiré d'autres couturiers, qui ont présenté leurs mannequins avec les seins nus, mais les visages voilés à l'islamique ou de tissus imprimés avec des inscriptions coraniques (Karl Lagerfeld). Des crucifix ou des ornements sacerdotaux sont récupérés, "instrumentalisés", sous prétexte de nouer un dialogue entre le passé et l'avenir, la tradition et la modernité. Le style militaire est aussi au goût du jour. Bien sûr, les chasseurs ont été les premiers à utiliser les tenues de camouflage, ce qui peut se comprendre, mais que dire des bikinis ou des paréos dans le même type d'imprimé qu'on retrouve jusque sur des robes de soirée... Si Saint-Laurent avait été un des pionniers, vers 1960, de cette innovation qui se voulait alors une protestation contre la guerre du Viêt-Nam, ce qui se passe dans nos années 2000 est-il à mettre à l'appui de la montée du féminisme ou de ce qu'on appelle maintenant le *girl power*?

Il existe des affirmations vestimentaires tout aussi classiques que celles que nous venons d'évoquer, mais qui renvoient à des domaines moins traditionnels et en un sens, plus novateurs.

Il peut être surprenant, en effet, qu'à l'occasion du Congrès de 1989 qui vit l'élection de Marc Blondel au poste de Secrétaire Général de la Confédération Force Ouvrière, ses partisans firent campagne en venant en séance portant tous des bretelles au sigle du syndicat, honorant ainsi l'habitude vestimentaire de leur leader. Tout autant engagés que ces bretelles syndicales sont les mots d'ordre que peuvent véhiculer les tee-shirts. Nombre de nos contemporains sont devenus par ce biais des hommes-sandwichs, sortes de bandes-annonces qui signent l'appartenance à une tribu, jusque dans l'exhibition des logos de luxe. Le *tee-shirt* est de nos jours un accessoire simple et indispensable et on a pu dire qu'il était au torse ce que la *basket* est au pied. Entre lui et notre peau passe un courant affectif d'autant plus qu'on l'a "customisé"! Certains en font des collections dont les prix dépassent des dizaines de milliers d'euros en fonction de leur "vintage" ou de la célébrité qui l'a porté. Dans cette mouvance, plus personne ne s'étonne que les tee-shirts se mettent à parler. L'Université Victor Segalen Bordeaux 2, comme d'autres, en produit pour rappeler le sens du combat contre le sida, les Sâmes pour attester de leur fierté ethnique et de leur nouveau drapeau; New-York, comme d'autres villes, montre sa pomme et affiche une déclaration d'amour (*I love N.Y.*), les étudiants signalent leur discipline et leur "collège". Ce qui est un peu plus *in*, c'est que des personnes apparemment classiques et convenables n'hésitent plus à inscrire de manière provocante des slogans très sexy (*Fuck me... I'm good*), jouant parfois sur le double sens lié à l'homophonie (*I am a beach*).

Hier on contestait la guerre, l'État, le nucléaire; aujourd'hui, on invite à regarder ses seins. À cet égard, on peut constater que les *tee-shirts* ne respectent pas la parité et que ceux des hommes sont bien plus sages. Tout se passe comme si les femmes, objet préféré du regard des hommes, choisissaient de "singer" cette "nature" masculine en leur signifiant que les choses ont changé, un peu à la façon dont l'insulté récupère pour son combat l'insulte qu'on a pu lui lancer. Cette nouvelle donne intervient, de manière étonnante, au moment où l'ancien machisme semblait avoir perdu de sa force, au moment où les hommes, culpabilisés,

Vêtement d'ostréiculteur arcachonnais (cliché MEB collection Dejaux).



Tablier de maître franc-maçon (cliché de Bordeaux 2, Bibliothèque du Cercle Segalier).

osent moins montrer par leur regard direct où se nichent leurs désirs. Les sanctions liées au harcèlement sexuel commencent à développer un double effet, pervers et ambigu. *Touche-moi, regarde-moi si tu l'oses, pauvre mec!* Quand un homme lit sur un *tee-shirt* : *Serez-vous à la hauteur*, ses assurances anciennes sur ses performances sont ébranlées! En tous cas, ces messages sont une invite à un travail intellectuel pour décrypter ce qui est à prendre ou à ignorer, comme dans tout autre type de comportement ou de parole dans la relation sexuée⁴²...

3 - Les vêtements détournés

Certains vêtements qui ont une déclinaison au premier degré d'affirmation peuvent être utilisés à des fins intentionnelles tout à fait différentes dans un contexte étranger. On peut penser tout à la fois à l'*anorak* inuit devenu vêtement de sport alpin ou nordique, à la tunique chinoise fendue agrémentant cocktails et soirées mondaines, à la veste Mao, au bourgeron d'artisan. On a porté l'ensemble "charpentier" chez certains intellectuels "professionnels" qui, un temps, hantèrent les universités ou les lieux de rencontre de Paris à Saint Germain. Par ce biais, on copie, on imite ou on singe l'indigène ou l'explorateur arctique, le prolétaire ou le révolutionnaire. On retrouve la même attitude chez celui qui, à Arcachon, veut jouer à l'ostréiculteur ou au pêcheur avec sa vareuse bleue et son pantalon rouge, alors même que leur valeur d'uniforme n'est plus de mise : moyen d'insertion ou déclaration d'appartenance. Descendu de son bateau, vieux loup de mer ou non, le *yachtman* conserve à terre son blazer et sa casquette pour faire éclater sa supériorité sur ceux qui ne possèdent pas de voilier ou de vedette rapide, même si lui-même d'ailleurs n'en possède pas non plus. L'important dans notre culture n'est-il point l'image et la croyance qu'on y porte?

D - Étude de style

En reprenant le déroulement de l'exposition, il est intéressant de voir comment deux vêtements courants, le tablier et le couvre-chef, peuvent produire tout un champ social. Parmi les tabliers protecteurs, on pense à celui des artisans, du boucher au bourrelrier en passant par celui, ancien, des sapeurs sans oublier celui de la soubrette ou du cuisinier. Le pagne en est, si l'on veut, un sous-produit. Le tablier du Franc-Maçon remonte à la période de la maçonnerie "opérative". À l'origine, simple vêtement de peau d'agneau blanche couvrant le corps de la taille aux genoux, il se réduisit au XVIII^e siècle à des proportions plus modestes parce que devenu plus "spéculatif". Le tablier d'apprenti et de compagnon indique le grade en fonction de sa bavette rabattue ou non. Il évoque la pierre brute qu'il faut dégrossir. Sans ce symbole du travail sur soi et sur le monde, on ne peut assister aux travaux de la loge. Le tablier du maître est bordé de couleurs différentes selon les rites des obédiences concernées. Il est orné des lettres "M" et "B" signifiant en hébreu *Mac Benac*, mot "secret" des maîtres, c'est-à-dire "la chair quitte les os". Ce mot secret correspond selon le mythe maçonnique à la parole "substituée", suite à l'assassinat du maître d'œuvre du Temple de Salomon, Hiram. Ce serait les deux mots prononcés par ceux qui découvrirent son cadavre, nouveaux signes de reconnaissance des enfants de la Veuve après la

42. Cf. Baudrillard, *De la séduction* (p. 25 et 98) : "La séduction est toujours plus singulière et plus sublime que le sexe..." et "Séduire c'est mourir comme réalité et se produire comme leurre".

perte de la "vraie parole".

Le tablier en peau blanche symbolise la recherche de la lumière, de la connaissance et représente la pureté de la feuille vierge sur laquelle il faut inscrire son action, son travail, tandis que sa forme rectangulaire surmontée éventuellement de sa bavette triangulaire évoque les cinq sens et la connaissance matérielle. En jouant sur les différents sens profanes du mot "tablier", on passe successivement du vêtement de protection qui figure l'appartenance à la même confrérie des constructeurs du temple, source de perfection, au tablier comme cloison séparant le corps de l'esprit, le bien du mal, au tablier du pont, symbole du passage par l'initiation jusqu'au côté du damier qui évoque le pavé mosaïque, le fameux "carré long" au centre du Temple, à la conjonction des quatre points cardinaux et de la ligne zénith-nadir, base d'équilibre entre les opposés. Le tablier des sapeurs de la Légion Étrangère n'est pas moins riche en références symboliques et atteste, comme celui des maçons, que porter un vêtement, c'est bien porter tout un monde.

Le couvre-chef, du fait qu'il protège ou pare la partie réputée la plus noble de l'homme, permet un traitement lié le plus souvent au pouvoir, y compris celui de faire ôter ou remettre sur la tête de tout un chacun un chapeau, ce qui peut en outre devenir une source d'élégance dans les révérences masculines. On enlève son chapeau devant un mort, un drapeau, une dame, à l'église (pour les hommes). Celui qui détient le pouvoir (le roi, la femme...) peut autoriser obligeamment son "inférieur" à se couvrir. La barrette des curés, qui les protégeait du froid des voûtes des églises, devait être ôtée à certains moments-clés comme la lecture des Évangiles ou l'Eucharistie. La toque jaune des professeurs de lettres se distingue de celle, bordeaux, des professeurs de médecine. La casquette du rôdeur des fortifications parisiennes ou de l'ouvrier en goguette n'est pas le canotier à la mode autour de 1900 qui, choisi par les artistes ou les femmes, évoque les loisirs au bord de l'eau, l'été, près des guinguettes. La casquette "beur" vissée devant-derrrière renvoie à une certaine jeunesse immigrée quand ce n'est pas aux *fans* américains des *rodéos* ou du *base-ball*. Le chapeau rond, dit aussi melon, apparu en 1850 quand est abandonné le haut-de-forme, accompagne l'habit de ville. Il est même devenu, à la City de Londres, avec le parapluie, un uniforme symbolique d'une caste de boursiers et de banquiers. Le casque colonial en liège, comme la casquette d'officier soviétique ou allemand, avec son détournement masochiste, parlent d'eux-mêmes.

Enfin une attention spéciale peut être accordée à la *faluche* propre à notre institution universitaire. Cette coiffe traditionnelle étudiante dont le nom évoque la galette dans le parler lillois a pris la suite de la toque moyenâgeuse. Elle a été empruntée aux "locaux" sous sa forme moderne -un béret noir-, par des étudiants français, lors d'un congrès, en 1888, à Bologne. Sa décoration et ses symboles sont aussi riches que ceux servant à l'habillement officiel de leurs professeurs et ne le cèdent en rien à la symbolique des bijoux et signes d'appartenance maçonnique. Les rubans, les couleurs, les insignes obéissent à tout un code manifestant la discipline principale et les diplômes obtenus, voire les échecs et les redoublements. S'y ajoutent ceux des associations où se socialise le porteur du béret et sa devise. De nombreuses références renvoient aux fêtes de bouche et du sexe : une épée ou une pensée signalent un gaillard ou une gaillarde, une bouteille de Bordeaux chaque cuite certifiée, une flèche un éjaculateur précoce, un pendu un marié. L'article XII du *Code de la Faluche* (Académie de Bordeaux, Médecine) précise que l'étudiant doit placer à l'intérieur de son béret son

“potager”, témoignage de ses paillardises.

Même si on porte de moins en moins de chapeaux dans la vie civile, le béret reste le symbole du Français dans ses déclinaisons basco-béarnaises ou rurales. Le chapeau est partie prenante du costume auquel il doit se coordonner avec élégance selon un code précis dans la nature, la forme, la couleur. Porter chapeau s’oppose à porter casquette, sortir chapeauté n’est pas sortir en bonnet.

Enfin, on ne peut manquer de faire appel pour l’étude de style aux ressources de la linguistique. Ne parle-t-on pas en effet de la texture d’un tissu ou d’un discours, de leur trame, du fil conducteur, du fil à retordre, de la maille à partir et d’étoffer une argumentation?

Conclusion : Le masque de l’habit et l’habit du masque

Pour Rousseau⁴³ *l’homme du monde est tout entier dans son masque, ce qu’il est n’est rien, ce qu’il paraît est tout pour lui*. Malgré son évidence, cette formule morale ne va pas de soi d’un point de vue anthropologique. Dans le monde traditionnel, présent aux diverses initiations de la naissance aux funérailles, le masque assure la police de la société, en particulier par le biais des sociétés secrètes, il contrôle la médecine des corps et la fécondité, il organise des ordalies et des divertissements. C’est un vêtement grâce auquel l’homme dès qu’il affronte l’altérité peut la réduire à une simple différence contrôlée, pour fonder une identité en jouant sur les signifiants : “tu es ou non comme moi”. Par le masque, l’homme est habilité à investir d’autres espaces, comme la forêt pour le villageois, la mort pour les vivants, l’étranger pour l’autochtone. L’individu n’est plus psychotique, enfermé en lui-même : il revêt une peau extérieure en passant par une médiation qui permet l’échange social et rituel.

Dans le masque mortuaire où se présente une conception du double, le défunt ne revient plus sous sa forme habituelle dans la société où il a vécu -contrairement au vampire- il part au contraire avec son double, détaché du corps, dans l’espace de la mort. La perdurance du masque mortuaire par-delà le corps en décomposition atteste de l’immortalité réussie du double.

Les deux rôles classiques du masque, divertir et subvertir, participent d’un même discours. Le Dionysos de la contestation finit souvent en jeux de Carnaval. Comme le bouffon, il fait le fou sans l’être. Les mascarades qui lui sont autorisées ne veulent plus rien dire car leur nerf central s’est trouvé atrophié au profit du travail et des pensées “sérieuses”. Plus rien de sauvage alors, mais beaucoup de bienséances comme dans les mascarades de cour où Louis XIV se pavane en Roi-Soleil ou dans les bals costumés de la bonne société.

La fonction principale du masque est de “masquer”, c’est-à-dire de cacher ou d’affirmer une identité. C’est une possibilité de transformation de soi parmi d’autres, qui vise à la métamorphose. Comme tous les autres vêtements, il sert à dire et à organiser le monde, surtout s’il se prolonge dans le geste ou la danse où l’on retrouve sa nature profonde. Au-delà de la cohésion du groupe et de sa reproduction, il contraint le hasard et maîtrise le mouvement des choses. C’est ainsi par exemple qu’il permet de recréer le visage et le corps. Dans cosmétique, il y a cosmos. Ce n’est pas un hasard si le mot “masque” a pu s’introduire dans le vocabulaire des instituts de beauté. Une chevelure que nous appelons “en broussaille”⁴⁴ a toujours offert l’image d’une nature sauvage et rebelle, telle que

43. Émile, *La Pléiade*, T. 4, p. 515.

44. *Autrefois il était déshonorant dans nos sociétés bourgeoises de se montrer “en cheveux”*.



Couvre-chefs (clichés MEB).

l'évoquent les mythes avant la création de l'homme et la naissance de la société. En se faisant coiffer, en "masquant" son visage de crème, de poudre et de colorants divers, en rectifiant, à l'aide du pinceau et du crayon, des traits irréguliers pour leur conférer un style, l'élégante exécute, sans le savoir, sur sa figure -l'univers en miniature- les gestes du démiurge, organisateur du cosmos, destructeur des monstres, introducteur des arts de la civilisation, d'où l'opposition des Églises et des Pouvoirs constitués à ces "jeux" sapant la volonté du Créateur.

"Masquer" ou se "masquer", tout comme "vêtir" ou "se vêtir", signifient deux choses : d'une part dissimuler, dérober aux regards; d'autre part, se parer d'un masque ou d'un vêtement. Voilà bien deux sens incontournables du geste de masquer et de se masquer. Selon le premier, on occulte quelque chose ou on s'occulte soi-même; selon le second, on affiche, on s'affiche. Mais peut-on s'afficher sans s'occulter?

Il faut un geste pour le porter, le geste de se masquer, mais une fois installé, le masque incite à certains gestes qu'on ne ferait pas sans lui. S'il voile tout simplement, il fait le silence sur un objet ou sur une partie du corps, il les obnubile. Ou bien il peut voiler seulement pour proclamer un message, le mettre en relief; il avale alors celui qui le porte. D'une façon comme de l'autre, le masque énonce toujours quelque chose et le fait dire à qui le porte. Tout silencieux qu'il soit, il parle, et il dicte des comportements. Le masque du premier type, "vide", "taciturne", semble n'avoir d'autre fonction que de cacher. Il énonce un message négatif. Ne suffit-il pas de rendre un objet invisible, méconnaissable pour qu'il intrigue, pique la curiosité, attire l'attention? Par contre, le masque décoré, éloquent, proclame un message positif. Il attire l'attention sur ce qu'il rend éminemment visible. D'où le paradoxe du masque, de masquer, de se masquer : proclamer et intriguer soit en ne faisant que cacher, soit en cachant pour exposer.

a) Masquer ou occulter

Masque de dérobade, il suggère que son porteur n'existe pas ou, du moins, qu'il se fond dans l'anonymat. Mais on sait bien que cela ne trompe personne. Au contraire, on attire l'œil sur ce qu'on dissimule; le secret excite la curiosité. Le masque d'occultation provoque la tentation de le soulever, de l'arracher pour voir ce qu'il y a derrière. Il incite à croire plein d'intérêt ce qu'il prétend évacuer, nier. Ainsi en va-t-il de tout ce qu'on voile, de tout ce à quoi on confère par ce geste un caractère mystérieux, tout aussi attrayant qu'inquiétant, et qu'on investit d'un pouvoir fascinant : le pouvoir du secret. Certains de ces masques qui préservent l'incognito, qui rendent invisibles –comme les loups– sont éminemment muets : non seulement voilent-ils la face, mais ils imposent le silence à leurs porteurs.

Toutes les cultures ne tiennent pas aux mêmes secrets : on n'affiche pas en "négatif" les mêmes objets ni les mêmes parties du corps; ce qu'on masque, on ne le masque pas partout de la même façon. Devrions-nous donc dire que l'objet ou la partie du corps qu'on masque dans une culture révèle l'importance qu'elle lui accorde?

On connaît bien les splendides plages de Rio de Janeiro et les minuscules bikinis qu'y portent les habitués des deux sexes. L'absence de monokini chez les Cariocas s'expliquerait par le fait qu'il est plus audacieux de ne pas tout montrer. Par ailleurs, le simple fait de ne pas trouver au Brésil des plages naturistes est la preuve que l'on cherche à garder secret ce qui revêt un caractère précieux.

b) Masquer l'essentiel

Chez les Lau des îles Salomon dans le Pacifique méridional, on vivait traditionnellement nu jusqu'à ce que les Blancs imposent Dieu et culotte. La nudité générale prévalait, sauf pour les mères, qui portaient un "cache-sexe". Aux questions posées à ce sujet, ils répondaient qu'ils ne masquaient que ce qui importait : l'organe de l'enfantement. On y avait toujours banalisé les organes génitaux des hommes, mais en les cachant selon les bonnes intentions des missionnaires, ces parties prirent une importance toute nouvelle qu'elles n'avaient pas dans leur culture : le mieux est l'ennemi du bien...

On naît nu et le geste de masquer commence par le vêtement dont on affuble le nouveau-né. Dans certaines sociétés, comme la nôtre, on s'empresse de vêtir le bébé. Nous portons des vêtements tout au long de notre existence. Par contre, nous laissons notre visage à découvert, le fardant pour faire bonne figure, pour ne pas perdre la face. Les mains, gardées longtemps gantées dans la bonne société, se sont aussi "cosmétisées" quand on les a présentées dénudées.

Nous pratiquons le geste de masquer notre corps tous les jours, mais en laissant à découvert notre visage, tandis qu'ailleurs on peut inverser ces parties en fonction des valeurs idéologiques qu'elles recèlent. Masquer met en relief ce qui compte dans une philosophie du corps. Chez les adeptes du visage voilé, on ne transforme -par un masque- que ce qui importe : le visage. Dans nos cultures occidentales, nous ne transformons -par le vêtement- que ce qui semble compter, c'est-à-dire le corps. Quant à nos faces, nous les arrangeons, les maquillons. Le sorcier ou le prêtre mélanésien ne font-ils pas la même chose en portant un masque qui les dévisage pour lui donner la tête qui leur permettra de faire face aux esprits du clan, comme nous aux clients ou aux patrons, aux familiers. Serions-nous si différents?

L'Islam voile jusqu'au visage de ses femmes, mais nos coquettes ne portaient-elles pas la voilette, avec ou sans mouche. Enrober la femme de la tête aux pieds signifie qu'on la valorise toute, que trésor le plus précieux de tous, on l'enfouit intégralement.

Dans le cas d'ostentation, le geste de masquer vise à marquer. Le sorcier ou le prêtre qui couvrent leur visage de figures traditionnellement ratifiées et codifiées se voient investis d'une identité particulière, de pouvoirs exceptionnels. Ils prennent face pour faire face. À ces mêmes fins de prises d'identité et d'authentification, nous revêtons des uniformes qui couvrent le corps et orientent le comportement et l'expression du visage. Une infirmière se sentira obligée de prendre un air compatissant, un juge un air digne, un soldat un air courageux. Le Saint-Cyrien, coiffé du *casoar* et les mains gantées, défile fièrement, le frère franc-maçon revêtu du tablier se doit de considérer son voisin comme un frère. Par le biais de cette métamorphose, on change d'humanité quand on passe d'un complet-cravate, tailleur ou *sarrau* à un *jean* ou un *kimono*. Si, par l'uniforme, on semble donc privilégier le corps, on se rapproche du masque lorsque, devant son

miroir, avant d'affronter les autres -la rue, les collègues, les amis- on s'arrange, on se fait une tête, "on se fait une beauté" assortie à ce qu'on porte. Comme les Mélanésiens ou les Musulmans, nous savons cacher nos vraies valeurs (les organes génitaux, la tête, toute la femme...). Comme n'importe quelle société à masques, nous faisons plus que simplement occulter : nous nous transformons en icônes vivantes, mais qui est dupe de ce que Montaigne appelait *la farce sociale*?

On accouche de ce soi-même grâce au masque en vue d'une bonne régulation sociale, tout comme le prêtre catholique ou anglican qui, revêtant la chasuble pour célébrer l'Eucharistie, devient, pour tous et pour lui-même à l'autel, l'officiant du Saint Sacrifice, quelle que soit sa moralité personnelle. L'individu subit une profonde métamorphose, comme en témoignent les masques guérisseurs de la lèpre au Moyen-Âge.

Conçus dans le hasard de la rencontre d'un ovule et d'un spermatozoïde sans la moindre implication, nous ne sommes point responsables de notre naissance ni des caractéristiques qui l'accompagnent. Il nous reste à assumer socialement ce hasard. Masques, costumes et noms propres deviennent, dans cette optique, des facteurs d'identification, c'est-à-dire d'identité qui composent avec ce fortuit qui nous a faits : c'est ainsi qu'on nous connaît et qu'on nous reconnaît. Le geste de se masquer devient alors un mécanisme de soulagement. De fait, il signifie que notre existence biologique et notre existence sociale ne dépendent pas de nous. En conséquence, nous devons être reconnaissants à ces produits-masques, costumes, prénoms et noms de famille que la sagesse humaine a mis en circulation au fil des millénaires -, produits sociaux qui nous absolvent d'avance de la responsabilité à être qui nous sommes.

En effet, en opposition à l'image subjective qu'on peut avoir de soi, le masque comme le costume nous offre une image objective de nous-mêmes, image en quelque sorte assurée et réconfortée. Masque et costume sont des prêts-à-porter que nous pouvons choisir pour adopter telle ou telle identité sociale ou individuelle : grâce à eux, nous savons de quoi nous avons enfin l'air, quelle tête nous faisons. Longtemps, chez des populations sans miroir efficace, ce sont ces types de parure de soi qui seuls pouvaient donner aux individus une image complète d'eux-mêmes. On comprend alors combien tatouage et scarification en confèrent, souvent dès le plus jeune âge, une identité indélébile, socialisaient en définissant des appartenances. À cet égard, il est intéressant de constater que depuis que l'écriture a fait son apparition dans les Îles Salomon, on inscrit, en caractères romains, et à même la peau, en sus des tatouages traditionnels, le nom propre - identité civile- de la personne concernée, nonobstant qu'elle soit elle-même le plus souvent analphabète : tradition et modernité vont ici dans le même sens.

Y-a-t'il donc une nécessité anthropologique de porter des vêtements et des masques? Sans doute oui, si on considère que par là on donne du sens à la vie, au monde, aux relations avec le cosmos et les autres. Tout se passe comme si on ne croit qu'à ce qu'on occulte ou à ce qu'on proclame. Il n'est plus en notre pouvoir d'échapper à la nécessité du devoir d'état, d'accepter -et plus rarement- de choisir ses masques pour devenir une personne. Le masque et l'habit enfantent ce qu'ils représentent.

Ces considérations doivent réduire l'outrecuidance de ceux qui pensent être entièrement les auteurs de leur accomplissement : nous sommes surtout les enfants de nos pères-et-mères et les frères de nos pairs qui le plus souvent nous imposent ou nous suggèrent ce que nous devons être *hic et nunc*. Seuls quelques rares génies ou héros de l'humanité peuvent prétendre à une auto-construction plus radicale. Comme le pensaient les Stoïciens, il ne nous appartient pas le plus souvent de choisir notre rôle sur le théâtre de la vie, mais que ce soit celui d'un roi, d'un valet ou d'un bouffon, il nous appartient seulement de le bien jouer.

Au-delà de la question de l'Altérité, reste la difficulté égale de comprendre l'autre et de se comprendre soi-même. Si nous savions pourquoi en fin de compte nous portons une cravate, nous saurions pourquoi les Kanaks portaient de si grands étuis péniens et les Amérindiens des couvre-chefs en plumes si imposants et colorés.

Faut-il alors conclure de manière un peu limitée avec Victor Segalen, sur le plan du savoir, que *l'exotisme est la perception aiguë et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle. J'avais à me prononcer entre le marteau et la cloche. J'avoue maintenant avoir recueilli le son* et redire avec Georges Condominas que *l'exotisme est en fin de compte notre quotidien*? Les individus doivent accepter, au-delà des prescriptions contraignantes, des modèles autoritaires d'identité collective, d'être chacun un partenaire exotique pour l'autre, pour qu'on puisse parler d'un choix libre dans nos projections vers l'extérieur. C'est à ce prix qu'on pourra continuer à inventer du divers dans le monde, gage de créativité et d'expansion. N'oublions pas que dans le métissage, on retrouve encore le tissage.

Il s'agit alors de briser le cycle qui fait que le vêtement trop souvent s'impose comme signe de distinction et de domination d'un sexe sur l'autre, d'une classe sur l'autre, d'un groupe ethnique sur l'autre⁴⁵.

En un sens le code vestimentaire décorporise le corps mais, dans cette illusion même, le vêtement révèle notre condition humaine prise entre un "réel" perdu et des réalités compensatoires mises en représentation, d'où le corps-en-décor qu'on retrouve dans les premiers vêtements que sont les peintures corporelles. La protection, le confort, la pudeur ne sont que des alibis pour nous dissimuler peut-être ce qui nous fait peur dans notre "nature" sauvage, à savoir le désir que la société barre, nie, transforme pour nous rendre dignes de l'humanité selon les canons classiques et qui, ce faisant, occulte l'épineuse question : que faire de notre liberté?

Une fois de plus le vêtement, porteur d'identité, exige, comme l'amour, entre indifférence et fusion la *bonne distance* pour maintenir un heureux équilibre entre ce qui fonde notre identité et ce qui nous appelle à son dépassement.

45. C'est sans doute ce qui animait les révolutionnaires français épris de liberté, d'égalité et de transparence, même s'ils n'envisageaient pas, comme certains millénaristes du XVI^e siècle de revenir à une nudité fondamentale et radicalement égalitaire (!?) lorsque sous la plume de l'un d'eux, ils soulignent qu'"il entre dans l'esprit de la régénération française de ramener le costume à son but originel et aux mœurs de l'égalité"
(Considération sur les avantages de changer le costume français par la Société Populaire et Républicaine des Arts, in *La Décade, philosophique, littéraire et politique*; 10 floréal an I (p. 6-62)).



Masque sibérien XIX^e siècle et masque de Carnaval XXI^e siècle (MEB).

Lequel est le vôtre?

Bibliographie Générale

Barthes R.

"Histoire et sociologie du vêtement"
in *Annales*, ESC, 1957.

"Langage et vêtement", *Critique*,
1959.

Le système de la mode, Paris, Seuil,
1967.

Baudrillard J.

Le système des objets, Paris, Gallimard,
1968.

L'Echange symbolique et la mort, Paris,
Gallimard, 1976.

*Pour une critique de l'économie politique
du signe*, Paris, Gallimard, 1972.

De la séduction, Paris, Galilée, 1979.

Bourdieu P.

*La Distinction, critique sociale du juge-
ment*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

Bourdieu P. et Delsaut Y.

"Le couturier et sa griffe; contribution
à une théorie de la magie", *Actes et
recherches en sciences sociales* 1, 1975.

Bourgeois M. et Campagne A.

"Tatouage et psychiatrie", *Annales
médico-psychologiques*, 2, 1971.

Bramel S. et Fauque C.

*Le Génie du pli permanent, 100 ans de
modernité textile*, Éditions de l'Institut
Français de la Mode, Regard, 2001.

Braudel F.

*Civilisation matérielle et capitalisme, Les
Structures du quotidien*, t. 1, Paris, A.
Colin, 1967.

Broca P.

"Crâne et cerveau d'un homme atteint
de la déformation toulousaine",
*Bulletins de la Société d'anthropologie de
Paris*, 1879, n°3, vol. 2.

Brun J.

La nudité humaine, Paris, Fayard, 1976.

Brunel Ch.

Tee-shirt, Éditions Assouline, 2002.

Chapotot E.

*L'estomac et le corset : déviations, dislo-
cations, troubles fonctionnels de l'esto-
mac provoqués par le corset*, Lyon,
Faculté de médecine et de pharmacie,
1891.

Chapus E.

*Manuel de l'homme et de la femme
comme il faut*, Paris, M. Lévy, 1862.

Chevalier D.

Métaphysique du Strip-Tease, Paris,
Pauvert, 1960.

Chippaux C.

"Du petit pied de la Chinoise",
*Bulletin de la Société des études indo-
chinoises*, 1950, vol. 25.

"Sociétés et mutilations ethniques",
*Bulletins et mémoires de la Société d'an-
thropologie de Paris*, 1982, n°4, vol. 9.

Clairian LJ.

*Recherches et considérations médicales
sur les vêtements des hommes, particuliè-
rement sur les culottes*, 2^e éd., Paris, an
IX.

Crapouillot

L'Erotisme, octobre 1963.

Dauvillier J.

"Origine et histoire des costumes uni-
versitaires français", *Annales de la
Faculté de droit de Toulouse*, 6 (1958)

Delaporte Y.

"Du vêtement traditionnel", in
Histoire des Mœurs I vol. 2,
Gallimard, Encyclopédie de la
Pléiade 1990.

Delaporte Y.

(Sous direction) *Vêtements et sociétés 1*, Musée de l'Homme, 1981;
Vêtements et sociétés 2, L'Ethnographie, 1984.

Descamps M. A.

Le nu et le vêtement, Paris, éd. universitaires, 1972.

Diligent M.B.; Ren G. de; Petiet G.

"Du tatouage à la personnalité du tatoué : aspects médico-légaux, criminologiques et psychopathologiques" in *Médecine légale et dommage corporel*, 1973, n°3, vol. 6.

Dufay P.

Le pantalon féminin, Paris, Charles Carrington éditeur, 1906.

Flobert L.

La femme et le costume masculin, Lille, imprimerie de Lefebvre-Ducrocq, 1911.

Flugel F.C.

"De la valeur affective du vêtement", *Revue française de psychanalyse*, 3, 1930.

Galinier J. et Molinie A.

"Le crépuscule des lieux : mort et renaissance du Musée d'Ethnographie", 1998, *Gradhiva* 24.

Garma A.

"Origine et symbolisme des vêtements", in *Revue française de Psychanalyse*, 14 (1950).

Godelier M.

"Unir art et savoir", *Connaissance des Arts*, Paris H.S. 149, 2000.

Goffman E.

La Mise en scène de la vie quotidienne, la présentation de soi, Paris, Éditions de Minuit, "Le Sens commun", 1973.

Gradhiva

n° 24 janvier 1998 : "Faut-il brûler les musées d'ethnographie ?"

Grand-Carteret J.

La femme en culotte, Paris, Flammarion éditeur.

Graven J.

L'argot et le tatouage des criminels, Baconnière, Neuchâtel, 1962.

Gröning K.

La peinture du corps, Arthaud, 1997, 2001.

Hanquez-Maincent F.

Barbie, poupée totem, Éditions Autrement, Série Mutations, n°180, 1998.

Laurent J.

Le Nu vêtu et dévêtu, Paris, Gallimard, 1979.

Lemoine

"L'Asie orientale", in *Ethnologie régionale* Encyclopédie La Pléiade, Gallimard, T. II, 1978.

Leoty E.

Le corset à travers les âges, Paris, Paul Ollendorff, 1893.

Leroi-Gourhan A.

Milieu et Technique, Paris, nouvelle édition, 1945.
L'homme et la matière, Albin Michel, 1973.

Leroy

Recherches sur les habillements des femmes et des enfants, Paris, 1777.

Lesage R.

Objets et habits liturgiques, Paris, Fayard, 1958.

Levi-Strauss C.

Anthropologie structurale, Plon, Paris, 1958.
La pensée sauvage, Plon, Paris, 1962.

Libron F. et Clouzot H.

Le corset dans l'art et les mœurs du 12^e siècle au 20^e siècle, Paris, 1933.

Maertens J.T.

Le corps sexionné, Paris, Aubier-Montaigne, 1978.

Le masque et le miroir, Paris, Aubier-Montaigne, 1978.

Martinet A.

"La fonction sexuelle de la mode", in *La linguistique*, 10 (1) .

Martinet J.

"L'Analyse sémiologique", in *Cahiers Fundamenta Scientia*, Strasbourg, Université Louis Pasteur, 1992.

Matignon J.-J.

Superstitions, crimes et misère en Chine, Paris, Stock, 1902.

Monneyron F. (sous direction)

Le vêtement, l'Harmattan, 2001.

Montaut H. de

"Considérations sur le corset", in *La vie parisienne*, 1879.

Perrot P.

Les dessus et les dessous de la bourgeoisie, Bruxelles, Complexe, 1984.

Robin P.

"Observations sur l'usage du corset", in *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1889, n°3, vol. 12.

Romi

Mythologie du sein, Paris, Pauvert, 1961.

Saint-Laurent C.

L'histoire imprévue des dessous féminins, Solar, 1966.

Chaussures et Sociétés

(Exposition du 15 décembre 1979 au 31 janvier 1980), catalogue du Musée d'Ethnographie de Bordeaux 2, 1979.

Les Sociétés de l'Eurasie arctique

(Exposition du 16 mai au 18 juin 1994), catalogue du Musée d'Ethnographie de Bordeaux 2, 1994.

L'Asie des voyageurs du XIX^e siècle : vêtements et parures

(Exposition du 13 nov. au 15 déc. 1995), catalogue du Musée d'Ethnographie de Bordeaux 2, 1995.

Une seconde peau, fibres et textiles d'aujourd'hui, Éditions Alternatives, 1999.

Techstyle, le guide des matières de la mode active 2002, hors-série de *Sport première magazine*.

Costume traditionnel de la Chine du Sud-Ouest, Éditions Faton, in *L'estampille, l'objet d'art*, numéro spécial 2002.

